FABLES DE LA FONTAINE AVEC UN NOVEAU COMMENTAIRE PAR COSTE, ...

FABLES

DE

LA FONTAINE.

Fables

DE LA FONTAIN

AVEC

Un nouveau Commentair

PAR COSTE,

Ornées de 216 Figures en taille-dou

DÉDIÉES A LA JEUNESSE

TROISIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue des N

N°. 45.

1807.

AVERTISSEM

VOICI un second recueil de fables q
au public. J'ai jugé à propos de don
part de celles-ci un air et un tour u
rent de celui que j'ai donné aux pre
à cause de la différence des sujets
remplir de plus de variété mon ouvrag
familiers que j'ai semés avec assez
dans les deux autres parties (1), conve
mieux aux inventions d'Esope qu'à ce
où j'en use plus sobrement pour ne
en des répétitions ; car le nombre d
n'est pas infini. Il a donc fallu que j'a
d'autres enrichissemens, et étendu da
circonstances de ces récits, qui d'ailleur
blaient le demander de la sorte. Pour p
lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra
ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire
ler ici les raisons, non plus que de d

(1) Ces deux parties contiennent les six prem
fables.

puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

FABLES

DE

LA FONTAIN

A

Mme. DE MONTESPA

L'APOLOGUE est un don qui vient des im
Ou si c'est un présent des hommes ,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
Nous devons tous , tant que nous so
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame
Ou plutôt il la tient captive ,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les espr
O vous qui l'imitez , Olympe , si ma muse
A quelquefois pris place à la table des die
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter le
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse
Le temps qui détruit tout , respectant vo
Me laissera franchir les ans dans cet ou

Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces :
Eh ! qui connaît que vous les beautés et les graces !
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage :
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi ;
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande ;
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Animaux malades de la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron (1),
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient fr
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie :
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous

(1) Les enfers, séjour des morts.

Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :



F. II. Le mal Marié.



F. IV. Le Héron.



F. V. La Fille.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

II. *Le mal marié.*

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,

Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vu beaucoup d'hymens ; aucuns d'eux ne me tentent :
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards ;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un, qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut ;
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient, l'époux était à bout :
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose.
Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?

Assez, dit-elle : mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici ;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout-à-l'heure,
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

III. *Le Rat qui s'est retiré du monde.*

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.

La solitude était profonde,
S'étendant par-tout à la ronde.
Notre hermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre et le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros et gras: Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère:
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat.
Ratopolis (1) était bloquée:
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

(1) La ville capitale des rats.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis (1):
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

(1) Religieux turc.

IV. *Le Héron.*

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou:
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit:
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques momens, l'appétit vint: l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux

Comme le rat (1) du bon Horace :
Moi, des tanches ! dit-il : moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodans, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

(1) Le rat de ville, qui goûtait d'un air dédaigneux tout ce que lui présentait le rat de campagne pour le régaler de son mieux.

. . . . . *Cupiens variâ fastidia cœnâ*
Vincere tangentis malè singula dente superbo.
Horat. lib. ij, sat. 6.

V. *La Fille.*

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
Quoi, moi ! quoi, ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce !
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse,
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
C'était ceci, c'était cela ;
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grace à Dieu, je passe les nuits

Sans chagrin, quoiqu'en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans.
Un an se passe et deux avec inquiétude :
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire :
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps (1), cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disait : prenez vîte un mari ;
Je ne sais quel desir le lui disait aussi :
Le desir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru (2).

(1) Qui, comme à la dérobée, détruit insensiblement toutes choses.

(2) Un mari mal fait de corps et d'esprit.

T. II. P. 19.



F. VI. Les Souhaits.



F. VII. La cour du Lion.



F. VIII. Les Vautours et les Pigeons.

VI. *Les Souhaits.*

Il est au Mogol (1) des follets (2)
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange (3) autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les zéphirs,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle :
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,

(1) Grand empire dans les Indes, à l'est de la Perse.

(2) Certains esprits familiers.

(3) Grande rivière des Indes.

Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwège (1)
Prendre le soin d'une maison,
En tout temps couverte de neige :
Et d'Indou (2) qu'il était on vous le fait Lapon (3).
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter :
Je ne sais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut : je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits ; car je puis
Rendre trois souhaits accomplis :
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance.
Et l'abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance (4) ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.

(1) Pays très-froid au nord de l'Europe.

(2) Indien, habitant des Indes.

(3) Habitant de la Laponie, le pays le plus septentrional de l'Europe.

(4) Vieux mot, pour dire, *tout ce bien, toutes ces richesses.*

Les voleurs contre eux complotèrent ;
Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigens !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O médiocrité, reviens vîte ! A ces mots
La médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse.
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

VII. *La cour du Lion.*

Sa majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière (1), dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin (2).
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine:
Sa grimace déplut; le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;

(1) Assemblée générale de ses vassaux.

(2) Nom d'un singe, qui, en son temps, amusa le peuple de Paris.

Et, flatteur excessif, il loua la colère
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
Ce monseigneur du lion là
Fut parent de Caligula (1).
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu? dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand (2).

(1) Empereur romain très-cruel.
(2) En termes équivoques, qui ont un double sens.

VIII. *Les Vautours et les Pigeons.*

Mars autrefois mit tout l'air en émute.
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux; non ceux que le printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,

Par leur exemple et leurs sons éclatans
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char. Mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée (1) espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'était plaisir d'observer leurs efforts ;
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle.
Elle employa sa médiation

(1) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un vautour, pour avoir enlevé du ciel le feu dont il s'était servi pour animer l'homme.

Pour



F. IX. Le Coche et la Mouche.



F. X. La Laitiere et le Pot au lait.



F. XII. L'Homme qui court après la fortune, et L'Homme qui l'attend dans son lit.

Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent,
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trève ; et la paix s'ensuivit.
Hélas ! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grace.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchans :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre ;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant. Je me tais.

IX. *Le Coche et la Mouche.*

DANS un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son breviaire:
Il prenait bien son temps! Une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait, que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires;
Et, partout importuns, devraient être chassés.

X. *La Laitière et le Pot au lait.*

PERRETTE, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée.

La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrocholle (1), Pyrrhus (2), la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis gros Jean comme devant.

(1) Prince colère, ambitieux et visionnaire, dont parle Rabelais dans Gargantua, liv. j, ch. 33.

(2) Pyrrhus, roi des Epirotes, autre ambitieux visionnaire, descendu d'Achille. Voyez sa vie dans Plutarque.

XI. *Le Curé et le Mort.*

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en allait gaîment
Enterrer ce mort au plus vîte.
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons:
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor,
Et, des regards, semblait lui dire:
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.

Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez proprette
Et sa chambrière Pâquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort à la tête cassée :
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot au lait.

XII. *L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,

L'inconstante aussitôt à leurs desirs échappe.
Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux ;
Et le voilà devenu pape !
Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux :
Mais que vous sert votre mérite ?
La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos ? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux (1) !
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.
Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune ; il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour ?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.

(1) Selon Epicure et ses sectateurs, les dieux vivaient dans un doux repos, sans se mêler des affaires du monde.

L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc, pour quelque temps il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est ceci? se dit-il: cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là: d'ou vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu;
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate (1):
Allons là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze (2), humains, celui-là fut sans doute

(1) Grosse ville de commerce dans les états du Mogol, sur le golfe de Cambaye.

(2) La Fontaine imite assez heureusement ici ce passage d'Horace:

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat. . . . . . .
Liv. j, ode 3.

Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier!
Celui-ci pendant son voyage
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort: avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon (1)
La Fortune pour lors distribuait ses graces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter: et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages:
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été:

On ne peut pas dire la même chose de ce qui suit:

Qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

C'est-à-dire, Qui le premier s'exposa sur l'abîme dans un frêle vaisseau. Car l'expression du poëte latin est sans doute beaucoup plus juste et plus naturelle que celle-ci:

Et le premier osa l'abîme défier.

(1) Puissant royaume, au nord-est de la Chine.

Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses desirs faisant tout son emploi!
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

XIII. *Les deux Coqs.*

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe (1) teint!
Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.

(1) Rivière qui coulait à Troie.



F. XIII. Les deux Coqs.



F. XIV. L'Ingratitude, et l'injustice des hommes envers la Fortune.



F. XV. Les Devineresses.

Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut ;
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut ;
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours ;
Ses amours, qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage :
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet ;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

XIV. *L'Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune.*

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage ;
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor:
Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats :
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses ;
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ce somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ? —
Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,

Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait.
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété (1) périt au premier vent :
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires :
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit ; le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune, hélas !
Consolez-vous, dit l'autre ; et, s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie :
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

(1) Terme de marine, pour dire, *mal équipé*.

XV. *Les Devineresses.*

C'est souvent du hasard que naît l'opinion :
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue (1).
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire? il faut qu'il ait son cours :
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse (2).
On l'allait consulter sur chaque événement :
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse :
Chez la devineuse on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on desirait.
Son fait consistait en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait;
Tout cela, bien souvent, faisait crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt et trois carats,
Elle passait pour un oracle (3).
L'oracle était logé dedans un galetas :

(1) Qui met en crédit, qui fait rechercher avec empressement les choses et les personnes.

(2) La devineresse.

(3) C'était autrefois un dieu qu'on supposait inspirer la

Là, cette femme emplit sa bourse;
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Allait, comme autrefois, demander son destin;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle (1);

connaissance de l'avenir à un prêtre, à une prêtresse, qui la communiquaient à ceux qui venaient consulter ce dieu. Mais à présent, sans s'informer par qui ni comment l'avenir est révélé à une devineresse, dès là qu'elle en est réputée très-bien instruite, on la regarde comme un oracle; et la devineresse, de son côté, révèle hardiment l'avenir à quiconque lui en demande la connaissance, à beaux deniers comptans.

(1) Prophétesse parmi les païens. On comptait jusqu'à dix sibylles. Celle qu'on estimait le plus à Rome, et qui nous est la mieux connue, c'est la Cuméenne, qui, sans prétendre être d'une nature * différente de l'humaine, se disait très-bien instruite de l'avenir. Virgile nous a décrit fort exactement son caractère, avec son antre et la manière dont elle y annonçait ses réponses. Cet antre, pratiqué dans un temple qui occupait un grand côté de la ville de Cume, et taillé dans un roc, avait cent avenues, toutes fermées lorsque la sibylle s'y retirait pour répondre à ceux qui la ve-

(*) Ce qu'elle déclare elle-même, parlant à Énée:

Nec dea sum, dixit; nec sacri thuris honore
Humanum dignare caput.
OVID. Métamorph. lib. xiv, v. 130, 131.

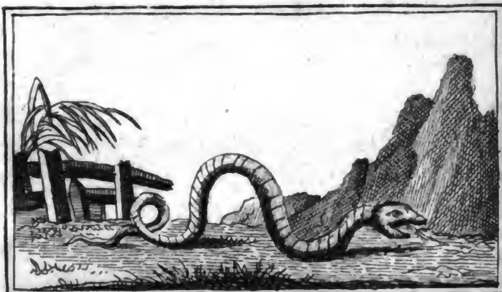
L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine! on se moque! eh! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raison : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose;
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas, il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit (1).

naient consulter. Là, tombant dans une espèce de fureur, les cheveux hérissés, elle criait, tempêtait, s'agitait comme hors d'elle-même; et tout d'un coup les cent portes de l'antre venant à s'ouvrir d'elles-mêmes, il en sortait de tous côtés une voix qui faisait entendre la réponse de la sibylle : voix terrible, éclatante, et qui n'était en rien semblable à une voix humaine, *nec mortale sonans*, comme dit Virgile, Enéide, liv. vj, v. 50. En voilà assez, et peut-être trop sur cet antre, tout-à-fait différent de celui de nos sibylles modernes, qui n'ont pour tout antre, comme dit La Fontaine, qu'un galetas misérable, crasseux et tout délabré, dans lequel, sans tant de façons, elles jouent fort bien leur rôle, grace à la prévention où l'on est aujourd'hui pour leur galetas.

(1) Attendant inutilement qu'on vînt encore la consulter dans sa nouvelle maison.



F. XVI. Le Chat, la Belette et le petit Lapin.



F. XVII. La tête et la queue du Serpent.



F. XVIII Un Animal dans la Lune.

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutans. Demandez-moi pourquoi.

XVI. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.*

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître !
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà, madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant !

Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur ; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'était un chat vivant comme un dévot hermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes enfans, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

XVII. *La Tête et la Queue du Serpent* (1).

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :

(1) Cette fable se trouve dans la vie d'Agis et de Cléomènes, chap. 1, par Plutarque, qui en a fait une très-belle application à ceux qui dans le gouvernement se livrent inconsidérément aux fantaisies du peuple ; et c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tirée.

Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant.
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets :
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors ; et la guide nouvelle,
Qui ne voyait au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur !

XVIII. *Un animal dans la Lune.*

PENDANT qu'un philosophe assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Tous les deux ont raison, et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromp
Tant que sur leur rapport les hommes juge
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tou
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature (1
Sa distance me fait juger de sa grandeur :
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat : j'épaissis sa rondeur ;
Je le rends immobile ; et la terre chemine :
Bref, je démens mes yeux et toute sa machine.
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon ame, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence ;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,

(1) Il n'est pas fort nécessaire, ce me semble, d'expli-
quer comment le soleil est l'œil de la nature, à ceux qui
croient l'entendre ; et je me joins à ceux qui demandent
cette explication, parce que je ne saurais la trouver.

Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton (1), ma raison le redresse:
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette (2) placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau (3):
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet? Le monarque accourut:
Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres:
Dans la lunette était la source de ces guerres.

(1) Parce qu'il paraît courbé dans l'eau.
(2) Lunette d'approche, propre à regarder les astres.
(3) Dans ce bel astre, la lune.

LIVRE VII.

On en rit. Peuple heureux ! quand po
François
Se donner, comme vous, entiers à ces empl
Mars nous fait recueillir d'amples moissons d
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victo
Amante de Louis (1), suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histo
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des pla
La paix fait nos souhaits, et non point nos soup
Charles (2) en sait jouir : il saurait dans la guerr
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvait appaiser la querelle,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste (3) a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars (4)
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux art

(1) Louis XIV, alors roi de France.
(2) Charles II du nom, roi d'Angleterre.
(3) Qui régna presque toujours en paix.
(4) Jules César, qui fut toujours en guerre.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

La Mort et le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir ,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps , hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours , en heures , en momens ,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumière ,
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté , la vertu , la jeunesse ;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré ;
Et , puisqu'il faut que je le die ,
Rien où l'on soit moins préparé.

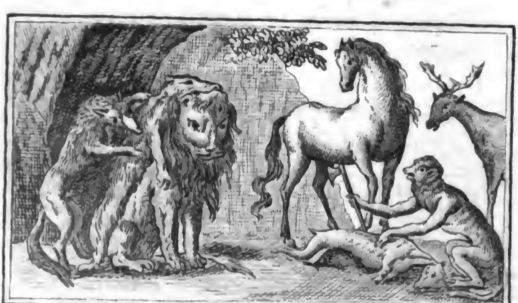
Un



F. I.re La Mort et le Mourant.



F. II. Le Savetier et le Financier.



F. III. Le Lion, le Loup et le Renard.

Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout-à-l'heure
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure
Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France ?
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement ;
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourans, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?

Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.
La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (1),
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts (2), il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier ; mon zele est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

(1) Belle image, que La Fontaine a empruntée de ce vers de Lucrèce :

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis?
Liv. iij, sur la fin.

(2) Que les gens de guerre rencontrent souvent dans la fleur de leur âge.

II. *Le Savetier et le Financier.*

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages (1),
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait :
Et le financier se plaignait
Que les soins de la providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ?— Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère.
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :

(1) Des fredons, des roulemens de voix, tels qu'en pouvait faire un homme de sa sorte.

Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremèlent des jours
Qu'il faut chommer; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

III. *Le Lion, le Loup et le R*

Un lion décrépit, goutteux, n'en pouva
Voulait que l'on trouvât remède à la vieil
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un a
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous art
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de rece
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher d
Son camarade absent. Le prince tout-à-l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa dem
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sin
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étais en pélerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savans ; leur ai dit la langu
Dont votre majesté craint à bon droit la suite
Vous ne manquez que de chaleur ;

Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs (1) ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

(1) Ceux qui, par de mauvais discours, tâchent de nuire aux autres.



F. IV. Le pouvoir des Fables.



F. V. L'Homme et la Puce.



F. VI. Les Femmes et le Secret.

IV. *Le Pouvoir des Fab[les]*

A M. DE BARILLON

LA qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaire[s]
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâce[s]
S'ils osent quelquefois prendre un air de
Seront-ils point traités par vous de téme[raires]
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler, que les débats
Du lapin et de la belette!
Lisez-les; ne les lisez pas;
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens: mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois (2) se lassent d'êtr[e]
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repos[e]
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las

(1) Qui pour lors était ambassadeur en Angleterre.
(2) Louis XIV, roi de France, et Charles II, r[oi d'An]gleterre.

De combattre cette hydre (1)? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
Je vous sacrifîrai cent moutons; c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens:
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient; je n'en dirai pas plus:
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et, d'un air tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures (2) violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes,

(1) Serpent à plusieurs têtes, auquel une tête étant coupée, il en renaissait nombre d'autres.

(2) De rhétorique: façons de parler qui présentent à l'esprit des images vives, touchantes, etc.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il
Le vent emporta tout; personne ne s'ému
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignait l'écoute
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrê
A des combats d'enfans, et point à ses p
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour
Cérès, commença-t-il, faisait voyage un jou
Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête; et l'anguille en nagea
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfans son peuple s'embarras
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?

A ce reproche, l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et même,
Au moment que je fais cette moralité,

Si Péau-d'âne (1) m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(1) Vieux conte, dont on amuse les petits enfans.

V. *L'Homme et la Puce.*

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux,
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger !

Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI. *Les Femmes et le Secret*

Rien ne pèse tant qu'un secret
Le porter loin est difficile aux dames
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont fem

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux! qu'est-
Je n'en puis plus ! on me déchire !
Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ? —
le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le d
On m'appellerait poule : enfin, n'en parlez p
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé ;
N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez ba
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme qu

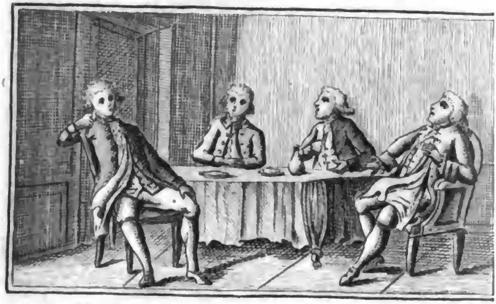
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits ;
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout : car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus de cent.

VII. *Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.*

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.
Certain chien, qui portait la pitance au logis,
S'était fait un collier du dîné de son maître.



F. VII. Le Chien qui porte à son cou le dîner de son Maître.



F. VIII. Le Rieur et les Poissons.



F. IX. Le Rat et l'Huître.

Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être
Quand il voyait un mets exquis ;
Mais enfin il l'était ; et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens !
Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit ;
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille (1);
Chacun d'eux eut part au gâteau.
Je crois voir en ceci l'image d'une ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.

(1) Firent grand'chère. Qui voudra savoir l'origine du mot *ripaille*, doit consulter le *Dictionnaire étymologique de Ménage*.

Echevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

VIII. *Le Rieur et les Poissons.*

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots (1).
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un ; peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin

(1) Gens d'un esprit fade, pesant et superficiel, qui, croyant l'avoir agréable, vif, profond et délicat, nous débitent hardiment des pensées vulgaires et très-insipides, comme quelque chose d'exquis et de véritablement plaisant, dont ils rient tous les premiers.

Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille :
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informait donc à ce menu fretin;
Mais tous lui répondaient qu'ils n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauraient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
Les anciens du vaste empire.

IX. *Le Rat et l'Huître.*

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins (1), et voici le Caucase !
La moindre taupinée était monts à ses yeux.
Au bout de quelques jours, le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis sur la rive
Avait laissé mainte huître : et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire,
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs ;
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeans,
Se font savans jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes

(1) Hautes montagnes qui règnent le long de l'Italie.

Une

Une s'était ouverte; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphir réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, non
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâi
Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaill
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jam
Là-dessus maître rat, plein de belle espérance
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs (1); car l'huître to
coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérien
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonneme
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

(1) On m'a assuré qu'il est assez ordinaire de voir
rats qui ont effectivement donné dans ce piége. Mais la
n'est pas moins ingénieuse ni moins instructive, pour
fondée sur la vérité.

X. *L'Ours et l'Amateur des jardins.*

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon (1), vivait seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait;
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie;
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore;
Il l'était de Pomone encore.

(1) Prince valeureux, qui, après avoir mis à fin les plus terribles aventures, accablé d'une noire mélancolie, se retira dans un désert, dit Homère, pour rompre tout commerce avec les hommes. Je n'ai garde de mettre ici les paroles du poëte. Du grec! Eh! qui s'attendait à voir du grec dans des notes sur les fables de La Fontaine? Cette bigarrure choquerait infailliblement la fleur des plus beaux esprits de ce siècle.



F. X. L'Ours. et l'Amateur des Jardins.



F. XI. Les deux Amis.



F. XII. Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.

Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre;
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur: mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux: il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit: Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas;
J'ai des fruits, j'ai du lait: ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours l'accepte: et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble:
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier;

Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur ; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il, et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche ;
Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

XI. *Les deux Amis.*

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa (1) ;
L'un ne possédait rien qui n'appartînt à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,

(1) Pays au sud-est de l'Afrique.

Un de nos deux amis sort du lit en alarme ;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée (1) avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort ; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ? Une esclave assez belle
Était à mes côtés ; voulez-vous qu'on l'appelle ?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :
Je vous rends grace de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu.
J'ai craint qu'il ne fût vrai ; je suis vîte accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(1) Le dieu du sommeil, c'est-à-dire, *tout le monde dormait dans ce palais.*

XII. *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*

Une chêvre, un mouton, avec un cochon gras,
Monté sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire:
Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin (1).
Dom pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses:
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc: Qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous: que ne te tiens-tu coi!
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce mouton; a-t-il dit un seul mot?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le cochon: s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête

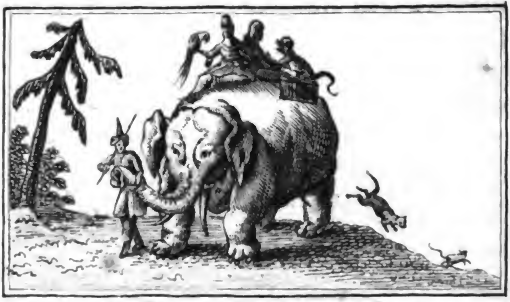
(1) Nom d'un farceur, pour toute la troupe.



F. XIII. Tircis et Amarante



F. XIV. Les Obseques de la Lionne.



F. XV. Le Rat et l'Elephant

Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine.
Je ne sais pas s'ils ont raison;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.
Dom pourceau raisonnait en subtil personnage:
Mais que lui servait-il? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

XIII. *Tircis et Amarante.*

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'AVAIS Ésope quitté,
Pour être tout à Bocace (1):
Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire non

(1) Écrivain célèbre qui, en prose italienne, admirée des connaisseurs, a composé des contes, dont plusieurs ont été agréablement imités en vers par La Fontaine.

Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités,
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourrait-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :
Amenons des bergers; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.
Tircis disait un jour à la jeune Amarante,
Ah! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!

Souffrez

Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper ? vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur !
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal ? quel est son nom ? —
L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire :
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant :
Ho ho ! c'est-là ce mal que vous me prêchez tant !
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

XIV. *Les Obsèques de la Lionne.*

La femme du lion mourut:
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les Obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna:
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois, messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,

Tâchent au moins de le paraître.
Peuple caméléon (1), peuple singe (2) du maît
On dirait qu'un esprit anime mille corps;
C'est bien là que les gens sont de simples ress

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu fa
Cette mort le vengeait: la reine avait jadis
Etranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla di
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion:
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit: Chétif hôte des bois,
Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres
Nos sacrés ongles: venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors: Sire, le temps des pleur
Est passé; la douleur est ici superflue.

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il
du vert, du jaune, du rouge, sur un tapis ve
rouge, etc. Emblême fort naturel du courtisan.
(2) Servile imitateur du maître.
(3) Sans raisonnement, sans sentiment, comm
le dit des animaux brutes.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi:
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier: Miracle! apothéose (1)!
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges:
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât; vous serez leur ami.

(1) Déification, pour dire, *la voilà au rang des dieux*.

XV. *Le Rat et l'Eléphant.*

Se croire un personnage est fort commun en
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros (1) et raillait le marcher un pe
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom (2),
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maiso
S'en allait en pélerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse

(1) C'est-à-dire fort haut.
(2) La femme d'un prince d'Orient.

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphans.
Il en aurait dit davantage;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir, en moins d'un instant,
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

XVI. *L'Horoscope.*

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans; point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais



F. XVI. L'Horoscope.



F. XVII. L'Ane et le Chien



F. XVIII. Le Bassa et le Marchand.

On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint. Mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le desir.
Il savait le sujet des fatales défenses ;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine (1) et les pinceaux (2)
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion:
Ah, monstre! cria-t-il; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.

(1) Les tapisseries.
(2) Les tableaux.

Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse; il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape (1) en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poëte Eschyle (2).
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par-là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie afin de la casser:
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte:
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains et nous les lie encor
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort:

(1) Dieu de la médecine et de la chirurgie.

(2) Ancien poëte grec dont il nous reste quelques tragédies.

Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette:
Jupiter (1) le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? Un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars (2), le Soleil, et des vuides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin:
Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope (3)?
L'état où nous voyons l'Europe

(1) C'est une des grandes planètes.

(2) Autre planète au-dessous de Jupiter.

(3) Charlatans qui, voulant nous faire accroire qu'ils voient clairement tout le bien et tout le mal qui doit arriver à une personne, par la situation où se trouvent les planètes dans le moment de sa naissance. De tous les métiers, celui de charlatan est le plus aisé à apprendre. Deux choses suffisent pour le savoir parfaitement : la première, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du charlatan, mais dont il s'assure bientôt par le moyen de la seconde, qui consiste à leur dire hardiment qu'il sait fort bien ce qui lui est absolument inconnu. Et tant qu'il y aura des hommes sottement crédules, il s'en trouvera d'autres tout prêts à profiter de leur sottise. Mahomet connaissant la simplicité

Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point et sa vîtesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend; sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas:
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

des Arabes, leur dit hardiment qu'il avait vu Dieu, et qu'il avait reçu de sa propre bouche les ordres qu'il leur donnait. Les Arabes le crurent, et Mahomet les conduisit comme il voulut.

XVII. *L'Ane et le Chien.*

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua;
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature.

Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré.
Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie;
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse; mot : le roussin d'Arcadie (1)
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille ;
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites, un loup
Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

(1) Sur ce surnom de l'âne, voyez liv. vj, fab. 19, note 5.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vîte, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire ;
On t'a ferré de neuf : et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

XVIII. *Le Bassa et le Marchaud.*

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa le payait,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage.
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il joûra, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,

Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger;
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre (1); et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla;
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites :
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire

(1) Qui prit une médecine de la main de son médecin, quoiqu'on lui eût écrit que ce médecin devait l'empoisonner.

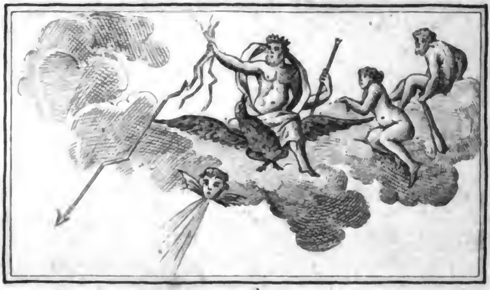
D'un dogue de qui l'ordinaire
Etait un pain entier. Il fallait bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Aurait deux ou trois mâtinaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois. Mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait: il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit: et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XIX. *L'Avantage de la Science.*

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent:
L'un était pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent



F. XIX L'avantage de la science



F. XX Jupiter et les tonnerres.



F. XXI Le Faucon et le Chapon.

Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage
Etait tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable :
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchans livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut; il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient :

L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris:
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots: le savoir a son prix.

XX. *Jupiter et les Tonnerres.*

JUPITER voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs:
Remplissons de nouveaux hôtes (1)
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t-en, Mercure, aux enfers;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire

(1) D'autres hommes, après avoir exterminé ceux qui habitaient alors sur la terre.

Arbitres

Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton,
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide (1).
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide

(1) Nom général des Furies, que les Grecs nommèrent *Euménides*, du mot *Eumenès*, qui signifie en grec *doux* et *benin ;* ce peuple superstitieux, s'imaginant apparemment que par ce titre flatteur il pourrait adoucir Tisiphone et ses deux sœurs, qui ne respiraient en effet que rage, fureur et malignité.

Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté (1).
Qu'arriva-t-il ? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages (2)
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit :
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain (3) entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux :
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours;

(1) Ayant peur de faire du mal à son enfant.

(2) Épithète qu'Homère donne très-souvent à Jupiter.

(3) Vulcain, dieu du feu.

Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte,
Bien souvent même il se perd ;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

XXI. *Le Faucon et le Chapon.*

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle (1).

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Était sommé de comparaître
Pardevant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit; mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi (2 laissait les gens crier :
Serviteur, disait-il ; votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas ; et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyait
Notre Manceau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.

(1) Qui s'enfuyait quand on l'appelait.
(2) Nom que l'on donne aux Manceaux.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat: honneur dont la volaille
Se serait passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend: es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon: mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrais-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

XXII. *Le Chat et le Rat.*

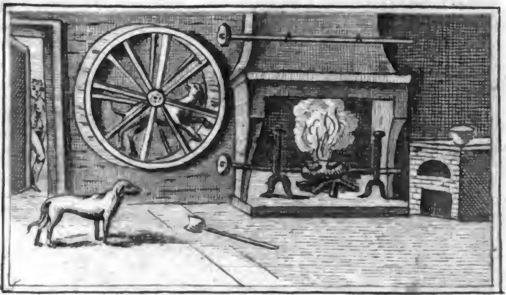
Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,



F. XXII. Le Chat et le Rat.



F. XXIII. Le torrent et la riviere.



F. XXIV. L'éducation.

Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet; il y tombe, en danger de mourir :
Et mon chat de crier, et le rat d'accourir ;
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie.
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux dieux.
J'allais leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :

Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit: Idiot,
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut : il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant :
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser : ton soin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ?

XXIII. *Le Torrent et la Rivière.*

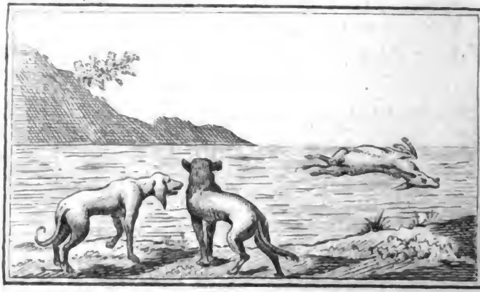
Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante :
Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre ; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire ;
Tous deux à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. *L'Éducation.*

LARIDON et César, frères dont l'origine
Venait des chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom :
 Mais, la diverse nourriture,
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux bois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfans dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignait sa tendresse
 A l'objet le premier passant.
 Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches (1) par lui rendus communs en France

(1) Chiens dressés à faire tourner une roue, dont le mouvement fait tourner la broche.



F. XXV. Les deux Chiens et l'Ane mort.



F. XXVI. Democrite et les Abdoritains.



F. XXVII. Le Loup et le Chasseur.

Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh! combien de Césars deviendront Laridons (1)!

(1) D'un naturel directement contraire à celui des chiens hardis et courageux.

XXV. *Les deux Chiens et l'Ane mort.*

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères ;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt : l'autre est prudent,
mais froid.

Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître ;

Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens ;
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?
Hé ! qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces mâtins, voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec ; et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire !
Si j'arrondissais mes états !
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela, c'est la mer à boire :

Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem (1) bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul desire.

(1) Nul homme n'a vécu si long-temps que Mathusalem.

XXVI. *Démocrite* (1) *et les Abdéritains.*

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure (2) en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.

(1) Un des plus grands philosophes de l'antiquité, né à Abdère.

(2) Autre célèbre philosophe, à qui La Fontaine donne Démocrite pour maître à très-juste titre ; car quoiqu'Épicure n'eût jamais vu Démocrite, c'est des ouvrages de Démocrite qu'il tire les grands principes sur lesquels il fonde son système.

L'erreur alla si loin, qu'Abdère (1) députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre (2), dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens (3) :
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens

(1) Ville de Thrace, dont les habitans étaient généralement fort stupides, au jugement des Grecs.

(2) Opinion particulière de Démocrite, qui a été renouvelée de nos jours.

(3) Par la raison marquée ci-devant dans la note 3, où j'ai dit un mot des habitans d'Abdère.

Cherchait, dans l'homme et dans la bête,
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes (1) d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser.
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

(1) Les ventricules, les sinuosités, les différentes parties du cerveau.

XXVII. *Le Loup et le Chasseur.*

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
L'homme, sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons ?
Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès
demain. —
Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin ;
Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête, un daim avec un faon ;
Tout modeste chasseur en eût été content ;
Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient (1) ; la déesse infernale

(1) Le sanglier conserva quelque temps un reste de vie, quoique sa blessure fût mortelle.

Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne
Les vastes appétits d'un faiseur de conquê
Dans le temps que le porc revient à soi, l
Voit le long d'un sillon une perdrix marc
Surcroît chétif aux autres têtes:
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant le reste de sa vie,
Vient à lui, le découd (1), meurt vengé su
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteu
L'avare aura pour lui le reste de l'exempl
Un loup vit en passant ce spectacle piteu
O Fortune! dit-il, je te promets un templ
Quatre corps étendus! que de biens! mais
Il faut les ménager; ces rencontres sont r
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, p
Un, deux, trois, quatre corps; ce
semaines,
Si je sais compter, toutes pleine
Commençons dans deux jours; et man
dant
La corde de cet arc: il faut que l'on l'ai

(1) Le déchire avec ses défenses.

De vrai boyau; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette (1)
Un nouveau mort; mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.

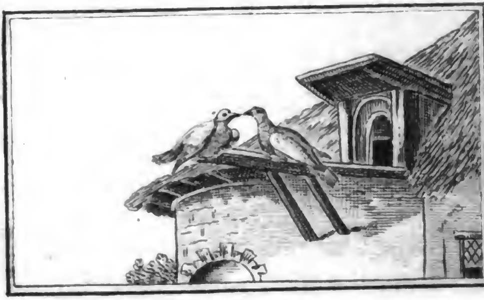
(1) La flèche dressée sur l'arc. *Sagette*, vieux mot formé de *sagitta*, qui veut dire flèche. *Sagette* était encore en usage du temps de Regnier; témoin ces vers, qui méritent d'être retenus :

Ainsi les actions aux langues sont sujettes :
Mais ces divers rapports sont de faibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.
Sat. v, v. 25, etc.

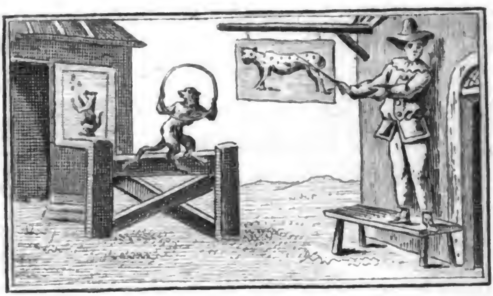
FIN DU HUITIÈME LIVRE.



F. I. Le Dépositaire infidèle.



F. II. Les deux Pigeons.



F. III. Le Singe et le Leopard.

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle.

GRACE aux Filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant.
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs :
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs.

Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait:
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge,
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait. Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il quand il fut de retour.

Votre fer! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie ;
Je n'ai que lui ; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir sur la brune,
Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :

Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope (1).
Tout est géant chez eux ; écoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

(1) Verre qui grossit beaucoup les objets qu'on regarde à travers.

II. *Les deux Pigeons.*

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? Un corbeau
Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le desir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point:
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuîrai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là; telle chose m'avint:
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appas.
Le lacs était usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé (1).
Le vautour s'en allait le lier (2), quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit (3) des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure:

(1) Un galérien qui s'est sauvé traînant sa chaîne.

(2) Lorsque l'oiseau enlève sa proie dans ses serres, une perdrix, par exemple, on dit en terme de vénerie, que la perdrix est *liée*, que l'oiseau vient de la *lier*. Et par conséquent La Fontaine se sert ici fort à propos du terme *lier*, qui est très-propre, et fort autorisé par l'usage.

(3) Du combat de ces oiseaux de proie qui se disputaient le pauvre pigeon.

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas ! quand reviendront de semblables momens !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète !

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

III. *Le Singe et le Léopard.*

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part :
L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : Venez, de grace,
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville

Arrive

Arrive en trois bateaux (1), exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux: et le tout pour six blancs;
Non, messieurs, pour un sou: si vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.

(1) C'est une façon de parler fort usitée encore parmi le peuple de Paris. Lorsqu'on lui surfait, par exemple, du poisson, comme le merlan, le maquereau, etc. l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond ironiquement au vendeur: *Oh! je le vois bien, ce poisson est venu en trois bateaux.* Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaisant de comparer la méchante petite barque d'un pêcheur à un vaisseau marchand richement chargé, qui aurait été escorté par deux vaisseaux de guerre, d'où le propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ses marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaisanterie plut au peuple; et ici La Fontaine a trouvé le moyen de la mettre agréablement en œuvre, quelque fade qu'elle soit en elle-même. Car pour relever plaisamment le mérite du singe, il lui fait dire à lui-même qu'il vient d'arriver à Paris *en trois bateaux;* et par-là, tout le ridicule de cette expression, que le peuple n'emploie jamais que dans un sens ironique, tombe directement sur Gille,

Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant.

Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens.

IV. *Le Gland et la Citrouille.*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là ?
Hé parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo (1).

(1) Une méprise.



F. IV. Le Gland et la Citrouille.



F. V. L'Ecolier, le Pedant et le Maitre d'un jardin.



F. VI. Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Ho ! ho ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc,
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde (1) !
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

(1) Espèce de calebasse moins grosse qu'une citrouille.

V. *L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin.*

CERTAIN enfant qui sentait son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédans de gâter la raison,
Chez un voisin dérobait, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone

Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut :
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfans :
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grace,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite :
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Ciceron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

VI. *Le Statuaire et la Statue de Jupiter.*

Un bloc (1) de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette ?

Il sera dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ; faites des vœux,
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poëte autrefois n'en dut guère,

(1) Pièce de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carrière.

Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère :
Pygmalion (1) devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

(1) Sculpteur qui devint amoureux d'une statue d'ivoire qu'il avait faite lui-même. *Voy.* les Métam. d'Ov. l. 1, fab. 9.



F. VII. La Souris métamorphosée en fille.



F. VIII. Le Fou qui vend la Sagesse.



F. IX. L'Huître et les Plaideurs.

VII. *La Souris métamorphosée en Fille.*

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée :
Mais un bramin (1) le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plait au sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore (2) chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :

(1) Nom qu'on donne aux prêtres chez les Persans idolâtres.

(2) Qui a enseigné la métempsycose, ou le passage d'une ame dans plusieurs corps successivement.

Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas, je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre. —
Non, dit-il ; ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits:
Je vous conseille de le prendre.
Eh bien ! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée (1).
Le bramin fâché s'écria :
O vent donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle !
Il accourait : un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf (2) passant à celui-là,

(1) Vent du nord, l'un des plus violens.

(2) Le mot d'*éteuf*, qui signifie proprement la balle dont on joue à la longue paume, est employé ici dans un sens figuré, pour désigner une fille qui, ayant été offerte en mariage à plusieurs partis différens, est renvoyée de l'un à l'autre, nul d'eux ne se croyant en droit de l'accepter. Enfin *échue* au mont, pour dire qu'elle est encore *balottée* par le mont, La Fontaine ajoute :

L'éteuf passant à celui-là,
Il le renvoie.....................

Ce qui fait une image assez juste et fort plaisante.

Il le renvoie, et dit : j'aurais une querel
Avec le rat; et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la demoiselle
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! Un rat : c'est de ces cou
Qu'Amour fait; témoin telle et t
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Ce
Prouve assez bien ce point. Mais, à la voir
Quelque peu de sophisme entre parmi ses t
Car quel époux n'est point au soleil préféra
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pou
Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire
La belle au chat, le chat au chien,
Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté;
Le soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chos
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin m
Car il faut, selon son systême,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chac
Aille puiser son ame en un trésor commun :

L

Toutes sont donc de même trempe;
Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève, et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au soleil? Un rat eut sa tendresse.
Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des souris et les ames des belles
Sont très-différentes entre elles;
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire à la loi par le ciel établie:
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII. *Le Fou qui vend la Sagesse.*

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée:
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours:
Le prince y prend plaisir; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots, aux ridicules.

Un fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse: et les mortels crédules

De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essuyait force grimaces ;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deu
La plupart s'en fâchaient ; mais que leur
C'étaient les plus moqués : le mieux était
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? le hasard est la caus
De tout ce qui se passe en un cerveau bless
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes (1) tout pu
Les gens bien conseillés, et qui voudront bi
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'o
La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûr
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sag

(1) Le sage que La Fontaine introduit ici donne
raisonnable à l'action d'un fou, laquelle, dans l'in
ce fou, ne signifiait peut-être rien du tout, non
l'égard de ceux à qui le fou s'était adressé, com
action à des hiéroglyphes, figures mystérieuses, d
désigner des vices et des vertus, des qualités divi

L

IX. *L'Huître et les Plaideurs.*

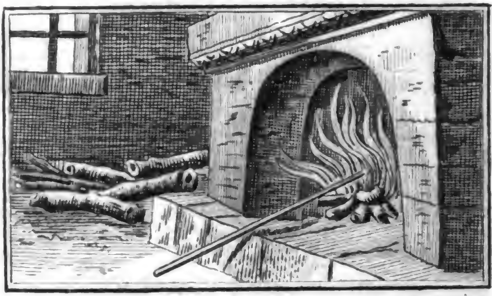
Un jour deux pélerins sur le sable rencontren
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrei
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour ramasser la proie ;
L'autre le pousse, et dit : Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu me
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie
Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin (1) arrive : ils le prennent pour juge

maines, sur des rapports plus arbitraires que réels entr figure et la chose signifiée ; ce qui, pour l'ordinaire, en r l'explication fort obscure et fort incertaine pour tout au que pour celui qui les a imaginées. Comme ces sortes figures faisaient une partie considérable de la religion Egyptiens, ils les nommaient *hiéroglyphes*, c'est-à-d *figures sacrées.*

(1) Fameux appointeur de débats, dont Rabelais a ren le nom très-célèbre. (Pantagruel, liv. iij, chap. 37, 41.)



F. X. Le Loup et le Chien maigre.



F. XII. Le Cierge.



F. XIII. Jupiter et le Passager.

Perrin, fort gravement, ouvre l'huître et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président:
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

X. *Le Loup et le Chien maigre.*

Autrefois carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison: carpillon n'eut pas tort;
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors, de quelque trait encor.

Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta

Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là :
Attendez ; mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce, il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre.
Mais le drôle était au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir ; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il ; et de courir. Il était fort agile,
Mais il n'était pas fort habile ;
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

XI. *Rien de trop.*

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature

Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement :
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent;
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point

XII. *Le Cierge.*

st du séjour des dieux que les abeilles viennent.
remières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette (1), et se gorger
trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
nd on eut des palais de ces filles du ciel
vé l'ambroisie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
urent plus que la cire, on fit mainte bougie;
Maint cierge aussi fut façonné.
d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
incre l'effort des ans, il eut la même envie;
, nouvel Empédocle (2), aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,

(1) Hymette était une montagne célébrée par les poëtes, uée dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excelnt miel. (*Note de La Fontaine.*)

J'ai lu quelque part qu'à présent on le réserve tout pour grand-seigneur.

(2) Empédocle était un philosophe ancien, qui, ne pouant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta deans par une vanité ridicule; et, trouvant l'action belle, e peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât, l laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Autre note de La Fontaine.*)

Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit :
Il n'était pas plus fou que l'autre.

XIII. *Jupiter et le Passager.*

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux ;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier ;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh! qu'est-ce donc que le tonnerre?
Comment appelez-vous ces avertissemens ?

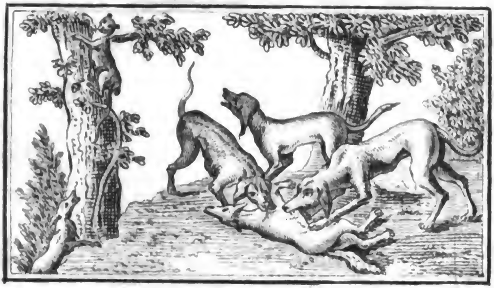
Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphans
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :

est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire :
ais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
u'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
trouva des voleurs ; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs et va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

XIV. *Le Chat et le Renard.*

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pélerinage.
C'étaient deux vrais tartufs (1), deux archi-patelins (2),
Deux francs patte-pelus (3), qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,

(1) (2) (3) De francs hypocrites.



F. XIV. Le Chat et le Renard.



F. XV. Le Mari, la Femme et le Voleur



F. XVI. Le Tresor et les deux Hommes.

Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pélerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile ;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac. —
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac :
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagême sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut (1)
Tous les confrères de Brifaut.
Partout il tenta des asiles ;
Et ce fut partout sans succès :
La fumée (2) y pourvut, ainsi que les bassets (3).

(1) Leur donna le change, les dérouta en cent manières différentes.

(2) Quand un renard est dans un terrier, on l'enfume pour l'obliger d'en sortir.

(3) Certains petits chiens qui entrent sous terre.

Au sortir d'un terrier, deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.

XV. *Le Mari, la Femme et le Voleur.*

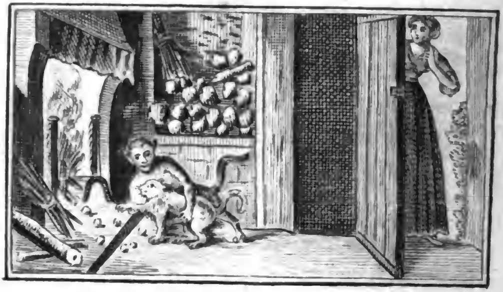
Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire,
Déifiant le pauvre sire,
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois, c'était un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi! si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,

l en faisait sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
lmi voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
le serait inconnu ! Prends donc en récompense
'out ce qui peut chez nous être à ta bienséance :
rends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
elui-ci fit sa main. J'infère de ce conte
Que la plus forte passion,
est la peur : elle fait vaincre l'aversion ;
l'amour quelquefois : quelquefois il la domte (1) :
J'en ai pour preuve cet amant
ii brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;
conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle,

(1) Et quelquefois c'est l'amour qui domte la peur : té- cet amant qui brûla sa maison pour emporter sa mai- au travers des flammes.

XVI. *Le Trésor et les deux Hommes.*

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte ;
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Eh ! vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs était tout prêt, il n'y manquait qu'un homme :



F. XVII. Le Singe et le Chat.



F. XVIII. Le Milan et le Rossignol.



F. XIX. Le Berger et son Troupeau

Celui-ci se l'attache et se pend bien et beau.
Ce qui le consola, peut-être,
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses enfans, ou pour la terre.
ais que dire du troc que la fortune fit ?
sont là de ses traits ; elle s'en divertit :
us le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre :
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

XVII. *Le Singe et le Chat.*

TRAND avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
mensaux d'un logis, avaient un commun maître :
imaux malfaisans c'était un très-bon plat :
'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût
être.
vait-on quelque chose au logis de gâté ;
ne s'en prenait point aux gens du voisinage :

Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Etait moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire:
Nos galans y voyaient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître:
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit: Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient: adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

XVIII.

XVIII. *Le Milan et le Rossignol.*

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfans du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printems lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Ecoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie. —
Qui Térée (1)? est-ce un mets propre pour les milans? —
Non pas; c'était un roi dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(1) Mari de Progné, sœur de Philomèle. Térée fut changé en huppe, pour avoir violé sa belle-sœur.

XIX. *Le Berger et son Troupeau.*

QUOI ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécille !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
Robin mouton, qui, par la ville,
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendait le son :
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.

Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchans soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME.

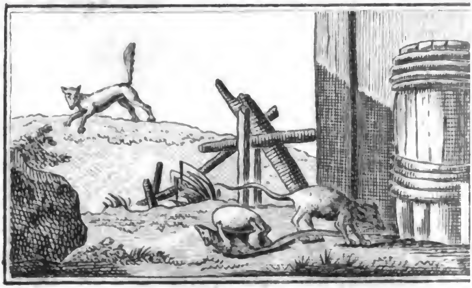
FABLE PREMIÈRE.

Les deux Rats, le Renard et l'OEuf.

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

IRIS, je vous loûrais ; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux
belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses ;



F. Ire. Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.



F. II. L'Homme et la Couleuvre.



F. III. La Tortue et les deux Canards.

Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie,
Subtile, engageante et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Ouï parler ? Ils disent donc
Que la bête est une machine ;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts ;
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
La première y meut la seconde,
Une troisième suit ; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :

Le sens de proche en proche aussitôt
L'impression se fait. Mais comment se
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvemens que le vulgaire appel
Tristesse, joie, amour, plaisir, *douleur* c
Ou quelqu'autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y *trompez*
Qu'est-ce donc? Une montre. Et nous? C'e
chose.
Voici de la façon que Descartes l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait *un dieu*
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme *entre l'huîtr*
l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête *de somme*;
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.
Sur tous les animaux, enfans du créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand au boi

LIVRE X.

Le bruit des cors, celui des voix,
'a donné nul relâche à la fuyante proie ;
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie ;
animal chargé d'ans, vieux cerf, et de di
suppose un plus jeune, et l'oblige, par
présenter aux chiens une nouvelle amor
ue de raisonnemens pour conserver ses jo
retour sur ses pas, les malices, les tours
Et le change, et cent stratagêmes
gnes des plus grands chefs, dignes d'un m
sort !
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
i ne peut fuir encor par les airs le trépas,
e fait la blessée, et va traînant de l'aile,
irant le chasseur et le chien sur ses pas,
ourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
uis quand le chasseur croit que son chien la pi
e lui dit adieu, prend sa volée, et rit
l'homme qui, confus, des yeux en vain la su
Non loin du nord, il est un monde
Où l'on sait que les habitans

Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrens grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste et dure en son entier :
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage :
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du nord vous sera mon garant :
Je vais citer un prince aimé de la victoire ;
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman :
C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.

Il

Il dit donc que, sur sa fro
Des animaux entr'eux ont guerre d
Le sang qui se transmet des pères a
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germain
Jamais la guerre avec tant d'
Ne s'est faite parmi les hom
Non pas même au siècle où n
Corps-de-garde avancé, vedettes, esp
Embuscades, partis, et mille inventio
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron n
Rendre Homère. Ah! s'il le renda
Et qu'il rendît aussi le rival (1) d'Épicure,
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit; qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,

(1) Descartes.

L'image auparavant tracée,
ui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
on l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
e tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
béir à la main : mais la main, qui la guide ?
h! qui guide les cieux et leur course rapide ?
uelque ange est-attaché peut-être à ces grands corps.
n esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
'impression se fait : le moyen, je l'ignore ;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tou
Cependant la plante resp
Mais que répondra-t-on à ce qu

Deux rats cherchaient leur vie : il
Le dîné suffisait à gens de cette es
Il n'était pas besoin qu'ils trouvas
Pleins d'appétit et d'allégre
Ils allaient de leur œuf manger cha
Quand un quidam parut : c'était m
Rencontre incommode et fâc
Car comment sauver l'œuf? Le bien
Puis des pieds de devant ensemble le
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que ha
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitat
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses
Puis, malgré quelques heurts et quelques m
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !
Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfans.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut dònc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort (1) :
Je subtiliserais (2) un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atôme (3), extrait de la lumière (4),
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage (5)

(1) Tel que Descartes l'attribue à tous les animaux différens de l'homme.

(2) Je le supposerais, je l'imaginerais composé de parties extrêmement subtiles. Pour savoir ce que l'esprit humain peut inférer de cette supposition, voyez la note 6.

(3) Dont les parties seraient de beaucoup plus petites que le plus petit atôme.

(4) Et plus subtiles que les parties qui composent la lumière.

(5) Mais cet ouvrage n'étant toujours que pure matière, on aura beau donner à cette matière des parties mille et mille fois plus mobiles que celles du feu et de la lumière, nul philosophe assez sincère pour n'affirmer que ce qu'il comprend véritablement, ne pourra jamais nous faire comprendre ni comprendre lui-même, qu'à force de substiliser la matière, et d'augmenter l'activité de ses parties, on puisse la rendre capable de sentir et de juger : et c'est aussi ce qu'il ne se

Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor:
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux:
L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges (1),
Entrerait dans un point sans en être pressé,
Ne finirait jamais quoiqu'ayant commencé;
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière:
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre ame imparfaite et grossière.

croira jamais en droit d'affirmer, quoi qu'en puissent dire des philosophes d'un autre caractère, qui ne font pas de difficulté de décider pour les autres ce qu'ils ne sauraient se prouver à eux-mêmes.

(1) Les esprits bienheureux.

II. *L'Homme et la Couleuvre.*

Un homme vit une couleuvre :
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !
A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme; on pourrait aisément s'y tromper) ;
A ces mots, le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats ! être bon aux méchans,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois condamne-moi,

Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent; c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là : on l'appelle ; elle vient :
Le cas est proposé. C'était chose facile ;
Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années ;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;
Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfans
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.

Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesans,
Parcourant sans cesser, ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang (1) l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur :
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire,
Un rustre l'abattait; c'était là son loyer;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne;
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.

(1) L'égorgeaient pour appaiser les dieux par son sang.

Que ne l'émondait-on (1), sans prendre la cognée ?
De son tempérament, il eût encore vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpens.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin; ou bien se taire.

(1) Que ne se contentait-on de l'émonder, d'en retrancher les branches inutiles ?

III. *La Tortue et les deux Canards.*

Une tortue était, à la tête légère,
Qui lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,

Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin ?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse (1) en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent, et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues. —
La reine! vraiment oui; je la suis en effet.
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,

(1) Héros grec, qui fut engagé dans de longs voyages après la prise de Troie.



F. IV. Les Poissons et le Cormoran.



F. V. L'Enfouisseur et son Compere.



F. VI. Le Loup et les Bergers.

Elle tombe, elle crève aux pieds des regardans.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfans tout d'un lignage.

IV. *Les Poissons et le Cormoran.*

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagême,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;

Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute ;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. —Comment le ferons-nous?—
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenait sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute
panse
Me paraît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

V. *L'Enfouisseur et son Compère.*

Un pince-maille avait tant amassé,
Qu'il ne savait où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire:
Car il en voulait un, et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison;
Moi-même de mon bien je serai le larron. —
Le larron ? Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire;
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,

Ôtent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin;
Il aima mieux la terre : et prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouïr le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vîte
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé ; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

VI. *Le Loup et les Bergers.*

Un loup rempli d'humanité (1)
(S'il est de tels dans le monde)

(1) De douceur, d'affection pour les animaux de toute espèce. Les hommes, bien éloignés d'avoir cette humanité-

Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun:
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris:
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte;
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau (1) qui ne fasse
Contre nous tels bans publier (2):

là, ne paraissent pas même respecter, ou plutôt connaître une autre sorte d'humanité qui ne concerne que les animaux de leur espèce. Comme elle est la base de toute véritable société et de toute bonne religion, et qu'elle n'oblige les hommes qu'à ne point maltraiter les autres hommes, qu'à leur rendre à tous les mêmes services, à avoir pour eux les mêmes égards qu'en pareil cas chaque homme se croit en droit d'exiger des autres hommes, il semble que la pratique de cette vertu leur devrait être aussi naturelle que la respiration. Mais la manière dont ils se traitent les uns les autres, montre évidemment qu'en général l'homme n'a guère plus d'humanité pour les autres hommes, qu'en eut pour les brebis de son voisinage le loup dont parle ici La Fontaine.

(1) Vieux mot qu'on n'emploie qu'ironiquement pour désigner un petit gentilhomme de campagne.

(2) Déclaration faite à cri public, par laquelle on promet récompense à qui tuera un loup, etc.

Il n'est marmot osant crier,
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons; mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Ho ho! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens,
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux, non, je serais ridicule:
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux: et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or (1) autant que nous pourrons!

(1) Des premiers temps, où les hommes vivaient de gland et de légumes.

Ils

; S.

ier,
menace.
ıeux,
quelque chien har-

rie.
ise ayant eu rie:
ons de faim plutôt.

erselle?
our leur rôt,
broche.

s
ns,
e!
ridicule:

ite,

ie

rons!

gland

Ils



F. VII. L'Irondelle et l'Araignée.



F. VIII. La Perdrix et les Coqs.



F. IX. Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en hermite?

VII. *L'Araignée et l'Hirondelle.*

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas (1), jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie:
Progné me vient enlever les morceaux:
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma por
Miennes je puis les dire; et mon rés
En serait plein sans ce maudit oiseau
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa pro
Malgré le bestion (2), happait mouches

(1) Déesse, fille de Jupiter, qui change
araignée.
(2) Malgré l'araignée.

Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie (1),
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant et le fort, sont assis
A la première; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

(1) . . . . *Ipsasque volantes*
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
Virg. Georg. lib. iv, v. 16, 17.

On ne peut guère douter que La Fontaine n'ait eu dessein d'imiter ce dernier vers de Virgile.

VIII. *La Perdrix et les Coqs.*

Parmi de certains coqs, incivils, peu galans,
Toujours en noise et turbulens,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,

Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée :
Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, et se percer les flancs,
Elle se consola : Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles (1),
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

(1) Filets dont on se sert pour prendre les perdrix, dans le temps qu'elles sont arrêtées par un chien.

IX. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paraître?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles!
Ainsi criait Mouflar, jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçans,
Venaient de lui couper, sans pitié, les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup: car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée:
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maitre Mouflar armé d'un gorgerin (1);

(1) Quelque sens qu'on donne au mot de gorgerin dans les dictionnaires, il ne peut signifier ici qu'un gros collier hérissé de pointes de fer, qui sert à défendre le chien contre les attaques du loup.



F. X. Le Berger et le Roi.



F. XI. Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte



F. XII. Les deux Perroquets, le Roi et son Fils

X. *Le Berger et le Roi.*

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour; et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferais bien voir : mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace aux soins du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ses soins diligens.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens;
Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes :
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup, et puis c'est tout,

Il avait du bon sens ; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.
L'hermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;
Leur faveur est glissante ; on s'y trompe : et le pire,
C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit ;
Et notre hermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grace au ciel de l'heureuse aventure
Quand un passant cria : Que tenez-vous ! ô dieux !
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige !
Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
Mon fouet était usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas ;
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.
Il en vint en effet : l'hermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés (1) par ses arrêts :
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.
Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe !

(1) Gens à qui ses arrêts, quoique justes, avaient fait du tort.

Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

XI. *Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte.*

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphyre habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchait :
Mais nul poisson ne s'approchait ;
La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade (1) en sa grotte profonde ;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle.

(1) Nymphe qui séjourne dans les eaux, selon les poëtes.

Ce

Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie:
Un vivier vous attend, plus clair que fin crista
Et quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'e
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet:
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris:
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de breb
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout
Il y faut une autre manière:
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

XII. *Les deux Perroquets, le Roi et son*

Deux perroquets, l'un père et l'autr
Du rôt d'un roi faisaient leur ordinai
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre
De ces oiseaux faisaient leurs favoris
P

L'âge liait une amitié sincère
Entre ces gens : les deux pères s'aimaient,
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet;
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque (1),
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau peu circonspect
S'attira de tels coups de bec,
Que, demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père (2).
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain ; ses cris sont superflus,
L'oiseau parleur est déjà dans la barque :

(1) Qui, au dire des poëtes, préside à la naissance des hommes, et détermine leurs inclinations durant tout le cours de leur vie.

(2) Du jeune perroquet qui venait d'être mis à mort.

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des die
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleu
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agres
Mon fils ! non ; c'est le sort qui du coup est l'au
La Parque avait écrit de tout temps en son liv
Que l'un de nos enfans devait cesser de vivre
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage,
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le sort : prétends-tu, par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la providence, ou bien que le desti
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet

P

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense ;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t-en, tu perds ta peine ;
Ne me parle point de retour :
L'absence est aussi bien un remède à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

XIII. *La Lionne et l'Ourse.*

Mère lionne avait perdu son faon :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
Poussait un tel rugissement,
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : ma commère,
Un mot sans plus : tous les enfans
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère ? —
Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompue

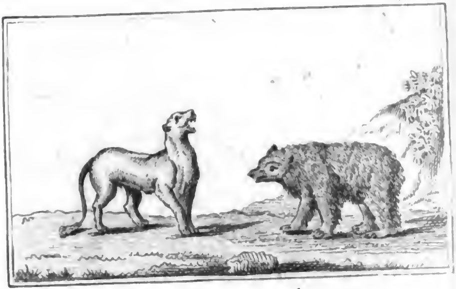
E S.

que la vengeance
us vivez en dieux.
ffense;
t, pour le mieux,
ıx.
perds ta peine;
ır:
à la haine,
our.

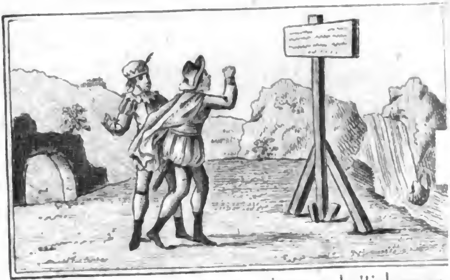
urse.

on:
rtunée

s:



F. XIII. La Lionne et l'Ours.



F. XIV. Les deux Aventuriers et le Talisman



F. XVI. Le Marchand, le Gentilhomme le Pâtre et le Fils de Roi.

Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ? —
Moi, me taire ! moi malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse ! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
Hélas ! c'est le destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps dans la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous :
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considère Hécube (1), il rendra grace aux dieux.

(1) Femme du roi Priam, réduite en esclavage après avoir vu mettre à mort son mari et la plupart de ses enfans, etc.

XIV. *Les deux Aventuriers et le Talisman.*

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux.
Ce dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans (1)

(1) Certaines figures gravées ou taillées sur quelque pierre ou métal, avec plusieurs vaines observations sur les caractères et les dispositions des corps célestes, auxquelles figures les charlatans attribuent des vertus merveilleuses.

Firent chercher fortune au pays des romans (1).
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
» De voir ce que n'a vu nul chevalier errant (2),
» Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
» Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre
» Que tu verras couché par terre,
» Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
» Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez : Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise,
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas.
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?

(1) Histoires de pure invention, dont la plupart sont composées de faits arrivés dans des lieux tout aussi chimériques que ces faits. Telle est l'aventure qui fait le sujet de cette fable.

(2) Qui court de contrée en contrée pour chercher des aventures.

On nous veut attraper dedans cette écriture ;
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive ;
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté :
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte ;
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint père (1) :
(Serait-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

(1) Cinquième du nom, quand il fut élu pape.

XV. *Les Lapins.*

DISCOURS

A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil entre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité;
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt: je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage:
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de bien, de grandeur et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :
Malheur à l'écrivain nouveau :
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau ;
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours :
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise,
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de Roi.*

QUATRE chercheurs (1) de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes :
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire (2),
Demandaient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

(1) Engagés dans de longs voyages par mer.

(2) Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes graces de son maître, tomba dans un tel point de misère, qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins. (*Note de La Fontaine.*)

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un, c'était le marchand, savait l'arithmétique:
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit:
Moi je sais le blason; j'en veux tenir école.
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots le pâtre s'en va

Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours :
Et grace aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion.

SULTAN (1) léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les complimens et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir (2) le renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin :
Son père est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :

(1) Riche et puissant seigneur.

(2) Ministre d'un grand prince d'Orient, *tel que le Turc* le Persan, le Grand-Mogol.



F. Ire Le Lion



F. II. Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter



F. III. Le Fermier, le Chien et le Renard

Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié :
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin (1)
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
De toutes parts : et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous? la chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide;
Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.

(1) Cloche qu'on frappe à coups pressés, pour avertir le peuple de prendre les armes à l'approche de l'ennemi.

Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage ;
Joignez-y quelques bœufs ; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal ; et force états
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

II. *Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.*

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE (1).

Jupiter eut un fils, qui se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.

(1) Fils légitimé de Louis XIV.

En

En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.
Flore aux regards rians, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfans des autres dieux :
Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence (1),
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire
Seul et sans compagnons jusqu'ici l'univers :
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.

(1) Le souvenir du passé, selon les principes de Platon, qui supposait que les ames avaient existé long-temps avant que de venir animer nos corps sur la terre.

Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A domter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissans sans cesse dans les cœurs:
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'amour avait raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire?

III. *Le Fermier, le Chien et le Renard.*

Le loup et le renard sont d'étranges voisins!
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier, et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,

N'étaient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi ! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi !
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses chapons, sa poulaille; il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie !
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots (1) :
Chacun était plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube; on vit un étalage
De corps sanglans et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

(1) Les pavots assoupissent et font dormir.

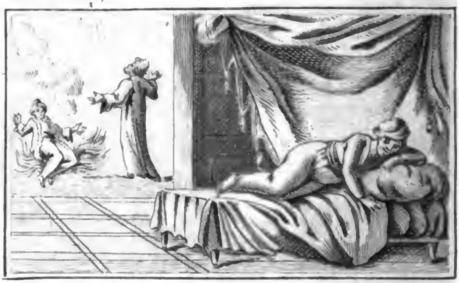
Tels, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride (1)
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
L'ost (2) des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax (3), à l'ame impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse (4),
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ? —
Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos ?
Ce chien parlait très-à-propos :

(1) Agamemnon, fils d'Atrée.

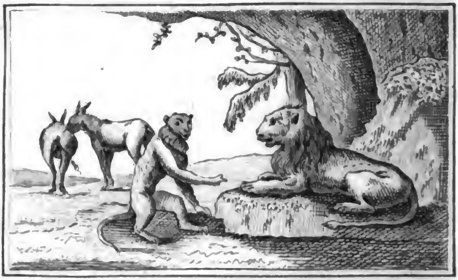
(2) L'ost, vieux mot, pour dire le camp des Grecs.

(3) Prince grec, qui se distingua par une valeur extraordinaire au siége de Troie.

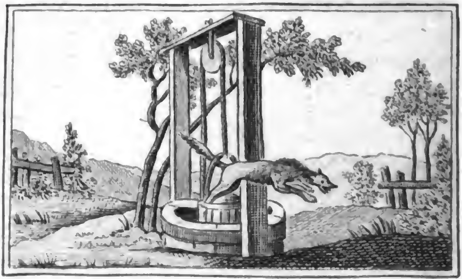
(4) Autre prince grec, qui entra en débat contre Ajax pour les armes d'Achille.



F. IV. Le Songe d'un habitant du Mogol.



F. V. Le Lion, le Singe et les deux Anes.



F. VI. Le Loup et le Renard

Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître ;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est
erreur :
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

IV. *Le Songe d'un Habitant du Mogol.*

JADIS certain Mogol (1) vit en songe un visir
Aux champ élysiens (2), possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en un autre contrée

(1) Habitant d'un royaume des Indes, ainsi nommé.

(2) Séjour des bienheureux dans les enfers, demeure des morts, dont les uns étaient précipités dans le Tartare pour y être punis des crimes qu'ils avaient commis sur la terre, et les autres jouissaient d'une douce tranquillité dans les champs Elysées, parce qu'ils avaient vécu sobrement, humainement et justement, comme Phocion et le bon Socrate, etc.

Un hermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :
Minos (1) en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point :
Votre songe a du sens ; et si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchait la solitude (2) ;
Cet hermite aux visirs allait faire sa cour (3).

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
Biens purs, présens du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux (4) que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !

(1) Le grand juge des morts.
(2) Se retirait en particulier pour penser à son salut.
(3) Quittait la solitude par ambition.
(4) *Flumina amem sylvasque inglorius.......*
...... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!
Virg. Georg. liv. ij, v. 486, *etc.*

Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et
des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
Que si je ne suis né (1) pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !

Me verò primùm dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent.
Id. ibid. v. 475, *etc.*

Oserai-je dire que dans la paraphrase que La Fontaine nous donne ici de ces beaux vers de Virgile, il s'oublie un peu lui-même, lorsqu'après avoir souhaité d'apprendre les noms et les vertus des planètes, qu'il nomme clartés errantes, il s'avise, comme pour enchérir sur Virgile, d'ajouter,

Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes.

Car par-là il adopte tout ouvertement les principes chimériques de l'astrologie judiciaire, qu'il a réfutés fort solidement ailleurs, où il dit :

Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort.

Et ce qui suit, l. viij, fab. 16. Voyez aussi liv. ij, fab. 13.

(1) *Sin, has ne possim naturæ accedere partes,*
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis;
Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes.
Virg. Georg. liv. ij, v. 483. *etc.*

Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira (1) point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

(1) Ourdir, terme de tisserand : ne me donnera point de grandes richesses.

V. *Le Lion, le Singe et les deux Anes.*

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître-ès-arts (1) chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'est le père,

(1) Docteur qui est ou doit être capable d'enseigner les autres.

C'est

C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,
(Et je commence par la nôtre,)
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes ;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très-bien
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorans que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour-à-tour l'encensoir,
Se louaient tour-à-tour, comme c'est la manière,

J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisans, de prétendre exceller
Par-dessus nous ! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert (1). L'autre baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contens de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,

(1) Excellent musicien français, sous le règne de Louis XIV.

Qui changeraient entre eux les simples excellences (1),
S'ils osaient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de tems.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître-ès-arts, qui n'était pas un fat,
Regardait ce lion comme un terrible sire.

(1) Se donneraient des titres d'honneur supérieurs à ceux qui appartiennent à leur rang, comme les princes qui affecteraient d'être traités en rois.

VI. *Le Loup et le Renard.*

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point?
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie.
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.

Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image (1)
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine (2),
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire (3).

(1) La forme ronde de la lune dans l'eau.

(2) Très-grande faim, à laquelle sont sujets les chiens et bien d'autres espèces d'animaux.

(3) Vers très-figuré, qui signifie que la lune, commençant à décroître, ne paraissait plus ronde.

Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je veux vous régaler ; voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune (1) l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il put il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend ; et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il desire.

(1) Dieu des troupeaux.

VII. *Le Paysan du Danube.*

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau (1)
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate (2), Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube (3), homme dont Marc-Aurèle (4)
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché :
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon (5) de poil de chèvre,

(1) Qui, charmé de l'air doucereux du chat, fut sur le point de s'aller livrer entre ses pattes. (Liv. vj, fab. 5.)

(2) Le plus sage des philosophes et le plus moral, mais d'un extérieur à peu près aussi disgracié que celui qu'on donne communément à Esope.

(3) Grand fleuve d'Allemagne.

(4) Sage empereur romain du second siècle.

(5) Sorte d'habit grossier.



F. VII Le Paysan du Danube.



F. VIII Le Viellard et les trois jeunes hommes.



F. IX. Les Souris et le Chat-huant.

Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour,
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivons en paix d'heureux champs ; et nos mains

Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains (1) ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs (2) ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée ;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagne
Nous laissons nos chères compagnes ;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,

(1) Les Allemands.
(2) Gouverneurs romains en Allemagne.

Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner : c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois ; encor leur ministère
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche : et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

VIII. *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.*

Un octogénaire (1) plantait.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disaient trois jouvenceaux (2), enfans du voisinage:
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un pâtriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées:
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée (3)

(1) Un homme de quatre-vingts ans.

(2) Par le titre de cette fable, La Fontaine fait entendre à tous ses lecteurs ce que c'est qu'un jouvenceau; terme qui, bien qu'exclus du style sublime, est d'ailleurs assez connu et fort bon français.

(3) C'est-à-dire, doit être le dernier à jouir de la vie.

Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter:
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

IX. *Les Souris et le Chat-huant.*

Il ne faut jamais dire aux gens,
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté:

Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux et miné par le temps,
Logeaient entre autres habitans,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa:
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre:
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de monstre et de machine!
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue (1)?

(1) Enfermé pour être engraissé. On appelle *mue* une

Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'argumens il fit :
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout ! il est impossible. Et puis pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite !
Quel autre art de penser Aristote (1) et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi (2)?

espèce de cage longue, étroite et obscure, où l'on enferme la volaille pour l'engraisser : et lorsqu'on nourrit des chapons, des oisons, etc. dans cette cage, on dit qu'on les a mis en mue. Ainsi le hibou, qui voulait nourrir ses souris pour les manger quand il en aurait envie, se servit du tronc caverneux d'un pin pour les y *mettre en mue*, dit La Fontaine. L'image est plaisante, et d'une justesse admirable.

(1) Chef d'une secte de philosophes, qu'on nomme aristotéliciens et péripatéticiens.

(2) Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou, car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers. (*Note de La Fontaine.*)

ÉPILOGUE (1).

C'EST ainsi que ma muse aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neufs sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper ;
Pendant le doux emploi de ma muse innocente (2),
Louis domte l'Europe ; et, d'une main puissante,

(1) Conclusion.

(2) Espèce d'imitation de ces beaux vers de Virgile, qui font la conclusion de ses Géorgiques :

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dùm magnus ad altum

Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neufs sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la parque.

Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protec-
tion qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goû
exquis et ce jugement si solide que vous faites paraîtr
dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine l
autres princes sont-ils touchés de ce qui les env
ronne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au dev
de vous obéir et à la passion de vous plaire, n
obligé de vous présenter un ouvrage dont l'origi
a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien
celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonn
continuer; et si vous me permettez de le dire, il
des sujets dont je vous suis redevable, et où

(1) Fils du dauphin, fils unique de Louis XIV, et
dauphin ensuite lui-même, mourut âgé de trente ans,
février 1712. Il laissa un fils, qui, successeur de Louis
porta le nom de Louis XV.

avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les muses, ni aucune des Divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présens que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Esope sont une ample matière pour ces talens ; elles embrassent toutes sortes d'événemens et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du monarque (1) qui

(1) Louis XIV, son aïeul.

fait maintenant le destin de tant de peuples et d
nations, et qui rend toutes les parties du mon
attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à
paix qui semble se rapprocher, et dont il impo
les conditions avec toute la modération que peuve
souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme
conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire
à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meille
titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir l
états de l'univers, en obligeant les ministres de ta
de princes de s'assembler pour terminer une gue
qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce so
des sujets au-dessus de nos paroles : je les laiss
de meilleures plumes que la mienne; et suis avec
profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéiss
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE

URGOGNE.

it de peuples et de
parties du monde
s victoires, et à la
et dont il impose
ration que peuvent
e figure comme un
ornes à sa gloire et
it dire, à meilleur
e, qu'il va tenir les
s ministres de tant
miner une guerre
rs maîtres. Ce sont
es : je les laisse à
e; et suis avec un

très-obéissant,
teur,

NTAINE.

LIVRE XI

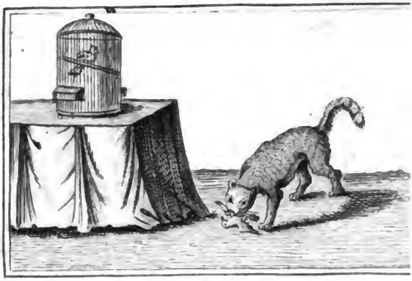


Epilogue

LIVRE XII



F. I.re Les Compagnons d'Ulysse.



F. II. Le Chat et les deux Moineau





d'Ulysse



Moineaux.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MGR. LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présens de ma muse :
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue : au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant ;
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros (1) dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire ;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire.

(1) Louis dauphin, fils du roi Louis XIV.

Je m'en tais : aussi bien les ris et les amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discou
De ces sortes de dieux votre cour se compose ;
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse (1), après dix ans d'ala
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison ;
Quelques momens après, leur corps et leur visa
Prennent l'air et les traits d'animaux différens :
Les voilà devenus ours, lions, éléphans ;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme :
Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa*.
Le seul Ulysse en échappa ;

(1) Le reste des soldats qu'il avait amenés au siége de
et qu'il tâchait de ramener à Ithaque.

Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant, que l'enchanteresse
Prit un autre poison peu différent du sien.
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe et dent, et mets en pièces qui m'attaque :
Je suis roi ; deviendrai-je un citadin d'Ithaque (1) !
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !
Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :

(1) Petite île où régnait Ulysse.

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une a
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes am
Te déplais-je ? va-t-en ; suis ta route , et me laiss
Je vis libre , content , sans nul soin qui me press
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire.
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.
Quitte ces bois et redevien,
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage ?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'était leurs délices suprêmes :
Tous renonçaient au lot des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.
Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'était sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

II. *Le Chat et les deux Moineaux.*

A MGR. LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates.
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec; l'autre jouait des pattes.

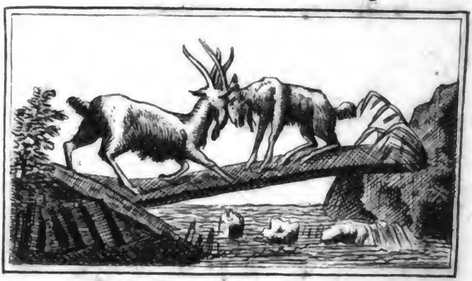
Ce dernier toutefois épargnait son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspect,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas â
Une longue habitude en paix les maintenait ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les chats ! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.

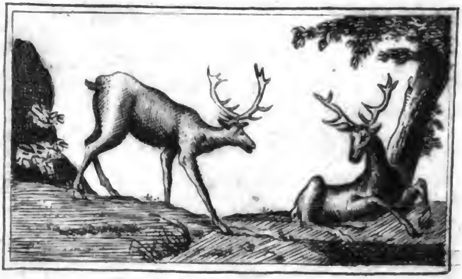
J'en



F. III. Le Thésauriseur et le Singe.



F. IV. Les deux Chévres.



F. VI. Le Cerf malade.

J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse ;
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III. *Le Thésauriseur et le Singe.*

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours :
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelques doublons toujours par la fenêtre,
Et rendait le compte imparfait :
La chambre bien cadenassée
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.

Un beau jour don Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir (1).
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix :
Don Bertrand gagnerait près de certains esprits ;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose ;
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure ;
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.
Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage !

(1) Expression antique et poétique, pour dire la mer.

IV. *Les deux Chèvres.*

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence (1).

(1) Près de Saint-Jean de Luz, où la paix entre Louis XIV et Philippe IV fut signée en 1659.

Ainsi s'avançaient pas à pas,
Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair,
Dont Polyphême (1) fit présent à Galatée;
Et l'autre, la chèvre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune,
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(1) Fameux cyclope, amant de la nymphe Galatée.

A MGR. LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avait demandé à M. de La Fontaine une fab. qui fût nommée LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince, à qui la renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris,
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la fortune?
Rien ne lui convient mieux; et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessin se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits:
Le jeune prince alors se joûrait de ma muse
Comme le chat de la souris.

V. *Le vieux Chat et la jeune Souris.*

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis:
Laissez-moi vivre; une souris

De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout le monde?
D'un grain de blé je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
présent je suis maigre; attendez quelque temps:
éservez ce repas à messieurs vos enfans.
insi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit: Tu t'es trompée;
st-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
'u gagnerais autant de parler à des sourds.
hat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en tout de ce pas
Haranguer les sœurs filandières:
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir:

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir;
La vieillesse est impitoyable.

VI. *Le Cerf malade.*

En pays plein de cerfs un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent ;
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit, à la fin,
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'ame !
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

VII. *La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.*

Le buisson, le canard et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agens
Non moins soigneux qu'intelligens,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout allait bien : quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magasins
Qui du Tartare (1) sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point;
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer ; le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource

(1) C'est-à-dire au fond des eaux. Tartare, l'un des n[oms]
dont les poëtes se servent pour désigner les enfers.

Prêts à porter le bonnet vert (1).
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergens et les procès,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passans à tous coups.
Messieurs, leur disait-il, de grace, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher,
Pendant le jour, nulle demeure;
Suivi de sergens à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur, qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

(1) Qu'autrefois les banqueroutiers étaient obligés de porter.

VIII. *La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.*

La discorde a toujours régné dans l'univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers:
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les élemens;
Vous serez étonné de voir qu'à tous momens
Ils seront appointés contraire.
Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux d
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.



F. VIII. La querelle des Chiens et des Chats. et celle des Chats et des Souris.



F. IX. Le Loup et le Renard.



F. XI. L'Aigle et la Pie.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine.
Quoi qu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un réglement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agens les cachèrent ;
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin subtil et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main-basse :
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé ; c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles (1).

(1) Comme de petits enfans, qui, toujours prêts à s'emporter et à se quereller fort sérieusement pour de pures ba-

IX. *Le Loup et le Renard.*

D'ou vient que personne en la vie (1)
N'est satisfait de son état?
Tel voudrait bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince (2) en fable ait mit la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs

gatelles, doivent être corrigés de cette humeur *rioteuse* par leurs maîtres, que La Fontaine nomme *Barbacoles*, terme plaisant et burlesque, emprunté des Italiens qui l'ont inventé pour désigner un maître d'école qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit.*

(1) Légère imitation du commencement de la première satire d'Horace :

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,
Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ
Contentus vivat, laudet diversa sequentes?

(2) Monseigneur le duc de Bourgogne.

Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans la fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte,
Ni tous, ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète ;
Cependant je lis dans les cieux
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace ;
Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton
Tu ne me mettras point au nombre des ing
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mi
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit : Voici comme il faut
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son ma
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau lo
Et répand la terreur dans les lieux d'alentc
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle (1) mit l'alarme au camp et dans l
Mères, brus et vieillards, au temple cour
L'ost du peuple bêlant crut voir cinquante
Chien, berger et troupeau, tout fuit vers l
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent
Et courant d'un pas diligent.

(1) Prince grec, ami d'Achille. Il fut tué
armes d'Achille par Hector.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
Prince! ma muse tient tout entier ce projet:
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue et la morale.

X. *L'Écrevisse et sa Fille.*

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournant le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du sort qu'on ne peut empêcher;

Le torrent à la fin devient insurmontab
Cent dieux sont impuissans contre un s
Louis et le destin me semblent de conce
Entraîner l'univers. Venons à notre fabl
Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon dieu ! ne peux-tu m
Et comme vous allez vous-même ! dit la
Puis-je autrement marcher que ne fait m
Veut-on que j'aille droit, quand on y v
Elle avait raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout ; fait des sages
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tour
A son but, j'y reviens : la méthode en e
Surtout au métier de Bellone (1)
Mais il faut le faire à propos.

(1) A la guerre. Bellone était déesse de la g

XI. *L'Aigle et la Pie.*

L'AIGLE, reine des airs, avec Margo
Différentes d'humeur, de langage et d'e
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace eut peur; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure et lui dit: Allons de compagnie:
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace (1),
Disant le bien, le mal, à travers champ, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère:
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie: adieu; je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour:
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les dieux:
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux:

(1) Le bon Vultéius, comme dit Horace:
Dicenda, tacenda locutus.
Lib. I, epist. 7.

Quoiqu'ainsi que la pie il faille dans ces lie
Porter habit de deux paroisses (1).

(1) Etre toujours prêt à jouer divers personna
ment opposés.

XII. *Le Roi, le Milan et le Cha*

A SON ALT. SÉR. MGR. LE PRINCE DE

Comme les dieux sont bons, ils veulent qu
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'est votre avis. On sait que le courr
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit na
Achille, qui du sien ne put se rendre maîtr
Fut par-là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les ho
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ic
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font
Loin que vous suiviez ces exemples
Mille actes généreux vous promettent des te
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.



F. XII. Le Roi, le Milan et le Chasseur.



F. XIII. Le Renard, les Mouches et le Hérisson



F. XV. Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.

Hymen veut séjourner tout un siècle chez v
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse (1) et vous n'en méritez pas mo
J'en prends ses charmes pour témoins
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses prés
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs par
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses graces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
Je me tais donc, et vais rimer
Ce que fit un oiseau de proie (2).

(1) Fille légitimée de Louis XIV, mariée en 1
(2) A la suite de ce vers, on trouve dans l'éditi
ceux-ci :

Je change un peu la chose. Un peu? j'y cha
La critique en cela me va pousser à bout ;
Car c'est une étrange femelle :
Rien ne nous sert d'entrer en raison avec ell
Elle va m'alléguer que tout fait est sacré ;
Je n'en disconviens pas, et me sais pourtan
D'altérer celui-ci ; c'est à cette licence
Que je dois l'acte de clémence
Par qui je donne aux rois des leçons de bo

Un milan, de son nid antique possesseu
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme s
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement pr
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté. —
Quoi! sur le nez du roi?—Du roi même en
Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronn
Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout u
Le nez royal fut pris comme un nez du co
Dire des courtisans les clameurs et la pei
Serait se consumer en efforts impuissans.
Le roi n'éclata point: les cris sont indécen
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste: on ne put seule
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourn

Tous ne ressemblent pas au nôtre
Le monde est un marchand mêlé;
L'on y voit de l'un et de l'autre.
Ici-bas le beau ni le bon
Ne sont estimés tels que par comparaiso
Louis seul est incomparable:
Je ne lui donne point un éloge affecté;
L'on sait que j'ai toujours entremêlé la f
De quelques traits de vérité.
Revenons à l'oiseau, le fait est mémoral

Lui présente le leurre, et le poing, mais en
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là, malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois
Pour moi, qui sais comment doivent agir les
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendraient un tel r
Et le veneur l'échappa belle ;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois ; était-ce un si grand mal
(1) Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure (

(1) Au lieu de ce vers, on y trouve les quatre suivans
Si je craignais quelque censure,
Je citerais Pilpay touchant cette aventure ;
Ses récits en ont l'air : il me serait aisé
De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.

(2) Auteur indien. Voyez ci-dessus ce que La For
en dit dans un avertissement, p. 3 de cette seconde par

Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur *sang é*
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau *de*
N'était point au siége de Troie !
Peut-être tient-il lieu d'un prince ou d'un
Des plus huppés et des plus hauts
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encor
Nous croyons, après Pythagore (1
Qu'avec les animaux de forme nous chang
Tantôt milans, tantôt *pigeons*,
Tantôt humains, puis volatilles
Ayant dans les airs leurs *familles*.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre mani
Un certain fauconnier ayant *pris*, *ce dit*-o
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guè
En voulut au roi faire *un don*,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en *cent ans*
C'est le *non plus ultrà* (2) de la fauconner
Ce chasseur perce donc un gros de courtisa
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie
Par ce parangon des présens

(1) Philosophe, qui a cru que les ames passai corps de différens animaux.

(2) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

Il croyait sa fortune faite:
(1) Quand l'animal porte-sonnette
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri? quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer, mais je tiendrais un roi
Bien malheureux s'il n'osait rire:
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel rit aussi (2):
Il en fit des éclats, à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;

(1) Les quatre vers suivans sont remplacés par ceux-ci:
Lorsque sur ce chasseur l'animal se rejette,
Et de ses ongles tout d'acier,
Sauvage encore et tout grossier,
Happe le nez du pauvre sire.

(2) Les trois vers suivans sont remplacés par ces cinq:
C'est le plaisir des dieux. Jupiter rit aussi,
Bien qu'Homère en ses vers lui donne un noir souci;
Ce poëte assure en son histoire
Qu'un ris inextinguible en Olympe éclata;
Petit ni grand n'y résista . . . . . .

Car puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fat
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tou
Plus de sots fauconniers que de rois inc

XIII. *Le Renard, les Mo*
Hérisson.

Aux traces de son sang un vieux hô
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des chasseurs, et tombé da
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appel
Il accusait les dieux, et trouvait fort
Que le sort à tel point le voulût afflig
Et le fît aux mouches mange
Quoi! se jeter sur moi, sur moi le pl
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les renards sont-ils u
Et que me sert ma queue? est ce un
Va, le ciel te confonde, animal im
Que ne vis-tu sur le commu
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau pe
Voulut le délivrer de l'importunit
Du peuple plein d'avidité:
Je les vais de mes dards enfiler pa
Voisin renard, dit-il, et termine

Garde-t'en bien, dit l'autre; ami, ne le fais pas:
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas:
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins (1), moins ils sont importuns.

(1) On fait un conte qui, vrai ou faux, peut servir également à illustrer cette ancienne fable. Un riche financier, qui s'était engraissé des malheurs de la France sous le règne de Louis XIV, se trouvant un jour à la campagne, comme il se promenait dans ses jardins délicieux, ordre lui vint de se démettre de son emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçait: « J'en suis fâché; car après avoir fait mes » affaires, j'allais faire celles du roi. » — « Cela étant, aurait » pu dire le roi, je révoque mon ordre: je lui rends son em- » ploi, de peur que celui que je nommerais à sa place, tout » prêt à l'imiter, ne songeât d'abord qu'à piller les revenus » de la couronne, qu'à s'enrichir à mes dépens. »

XIV. *L'Amour et la* 1

Tout est mystère dans l'A
Ses flèches, son carquois, son flambe:
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jo
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliq
Mon but est seulement de dire à ma n
Comment l'aveugle que voici ;
(C'est un dieu), comment, dis-je, il pe
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être
J'en fais juge un amant, et ne décide r

La Folie et l'Amour jouaient un jour
Celui-ci n'était pas encor privé des yeu
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on
Là-dessus le conseil des dieux
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis (1),

(1) La déesse de la justice vengeresse.

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.*

A MADAME DE LA SABLIÈRE (1).

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité (2)
Que dans ce temple on aurait adorée.
Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
Palais sacré de la déesse Iris :

(1) Dame illustre par son beau génie.
(2) La poésie.

Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses message
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie, agréable matière,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renversemens.
Au fond du temple eût été son image
Avec ses traits, son souris, ses appas
Son art de plaire et de n'y penser pas
Ses agrémens à qui tout rend homma
J'aurais fait voir à ses pieds, des mo
Et des héros, des demi-dieux encore
Même des dieux : ce que le monde a
Vient quelquefois parfumer ses autel
J'eusse en ses yeux fait briller de so
Tous les trésors, quoiqu'imparfaite
Car ce cœur vif, et tendre infinimen
Pour ses amis, et non point autrem
Car cet esprit, qui, né du firmamen
A beauté d'homme avec grace de fe
Ne se peut pas, comme on veut, e
O vous, Iris, qui savez tout char
Qui savez plaire en un degré suprê

Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissez-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer,
N'est pas un roi qui ne sait point aimer;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment;
Quand un chien, maudit instrument

Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pa
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans : D'où vient que nous n
Aujourd'hui que trois conviés ?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah ! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux ju
Le corbeau part à tire d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car, de lui demander quand, pourquoi, n
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile mom
Comme eût fait un maître d'école
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avi
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.

L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle ?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie ?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi-fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,

Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.
Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage auss[i]
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit *nécessaire.*
Porte-maison l'infante y tient de tels propos (
Que monsieur du corbeau *va faire*
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en cro[it]

Que n'ose et que ne peut l'amitié *violente ?*
Cet autre sentiment que l'on appelle amour,
Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon ame plus contente
Vous protégez sa sœur, il suffit; et *mes vers*
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître était l'Amour ; j'en vais servir *un autre* (

(1) Des discours si pressans, si pathé*tiques, qu'à sa p*[er]suasion le corbeau va faire l'office d'espion, etc.

(2) Un amour directement fondé sur l'*estime, et dont* [le] nom propre est *amitié.*

S.

du chasseur.
'est passée.
quer Apollon,
ouvrage aussi long
e.
héros,
it nécessaire.
e tels propos (1),
u va faire
ager.
e d'engager
à Rongemaille.
roit
lle.
si l'on m'en croit.

ié violente?
belle amour,
ant chaque jour
ite.
ne plus contente.
t; et mes vers
tons tout divers.
s servir un autre (2),

oétiques, qu'à sa per-
pion, etc.
r l'estime, et dont le



F. XVI. La Forêt et le Bucheron.



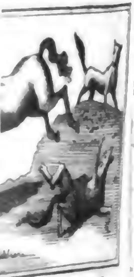
F. XVII. Le Renard, le Loup et le Cheval.



F. XVIII. Le Renard et les Poulets d'Inde



et et le Bucheron



Loup et le Cheval.



Poulets d'Inde.

Et portér par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

XVI. *La Forêt et le Bûcheron.*

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa coignée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche :
Il irait employer ailleurs son gagne-pain,
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin,
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes :
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert d'un bienfait contre les bienfaiteurs.

Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages ;
Qui ne se plaindrait là-dessus ?
Hélas ! j'ai beau crier, et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

XVII. *Le Renard, le Loup et le Cheval.*

Un renard, jeune encor, quoique des plus madré
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez :
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand ; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on ? peut-être est-ce une
Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avait m
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le renard, vos humbles servite
Apprendraient volontiers comment on vous

Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom ; vous le pouvez, messieurs;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir :
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

XVIII. *Le Renard et les Poulets d'Inde.*

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !

Non, par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un; autant de pı
Autant de mis à part : près de moitié succombe
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

XIX. *Le Singe.*

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battait. La pauvre dame

a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte;
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte :
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce c'est l'auteur.

XX. *Le Philosophe Scythe.*

Un philosophe austère (1), et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile (2),
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,

(1) Cette fable nous a été conservée par Aulu-Gelle, livre XIX, ch. 12.

(2) *Regum æquabat opes animis*, dit Virgile, livre IV des Georg., v. 132.

Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;
Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heu
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles ;
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprim
Un indiscret stoïcien ;
Celui-ci retranche de l'ame (1)

(1) *Sic isti apathiæ sectatores*, qui videri se e
los, et intrepidos, et immobiles volunt, dum n
nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent, or
mentioribus animi officiis amputatis, in corp
quasi enervatæ vitæ consenescunt. Paroles pl
et de sens, qui font la conclusion de cette fal



F. XXI. L'Eléphant et le Singe de Jupiter



F. XXIII. Le Renard anglais.



F. XXIV. Le Soleil et les Grenouilles.

rs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
re de telles gens, quant à moi, je réclame.
tent à nos cœurs le principal ressort;
ont cesser de vivre avant que l'on soit mort.

e, et dont La Fontaine n'a pas laissé échapper un seul digne d'être conservé.

XXI. *L'Éléphant et le Singe de Jupiter.*

utrefois l'éléphant et le rhinocéros,
dispute du pas et des droits de l'empire,
oulurent terminer la querelle en champ clos.
jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
ortant un caducée, avait paru dans l'air.
e singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
l attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre était préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention

Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle,
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même:
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême;
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit: Quoi! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille: on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant honteux et surpris,
Lui dit: Eh! parmi nous que venez-vous donc faire?—
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis:
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux:
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

XXII.

XXII. *Un Fou et un Sage.*

CERTAIN fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas, peut-être,
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

XXIII. *Le Renard anglais.*

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
 Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie,
Malgré Jupiter même et les temps orageux.
Tout cela méritait un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie ;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
 Y coudre encore un mot ou deux
 En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit en cela suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres ;
 Même les chiens de leur séjour
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prou
 Par un d'eux, qui, pour se sauver,

Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.
Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire :
Là, des animaux ravissans,
Blaireaux, renards, hibous, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passans.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute (1), parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :
Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes

(1) *Clef de meute*, terme de vénerie, pour désigner les meilleurs chiens qui servent à conduire et à redresser les autres chiens de la meute. Quelquefois c'est un seul chien qui est la clef de la meute. Ce que je mets ici pour avertir les correcteurs de ne plus laisser passer, comme ils ont fait plusieurs fois, le mot de *chefs*, construit avec *parvenues ;* faute des plus grossières, qui, corrigée dans l'errata de l'édition où elle fut introduite la première fois, n'aurait jamais paru dans aucune autre édition.

Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux:
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux (1):
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé;
Non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre:
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges.
Votre prince vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.

(1) Pour dire perdit la vie. Voyez, sur cette expression, le Dictionnaire de l'Académie française, au mot *houseau*.

Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse:
C'est peu de chose; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'île de Cythère?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin (1), des Amours déesse tutélaire.

(1) La belle Hortense, duchesse de Mazarin, nièce du cardinal Mazarin, laquelle, pour vivre éloignée de son mari, se retira en Angleterre, où elle finit ses jours en 1699.

XXIV. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Les filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection:
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvaient approcher de cette nation;
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.

L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer;
Il fallait promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades croassantes
Allaient dans tous les états:
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchans marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours; et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant:
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir;
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir.



F. XXV. L'Hymenée et l'Amour.



F. XXVII. Daphnis et Alcimadure.



F. XXVIII. Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire

XXV. *L'Hyménée et l'Amour.*

A LL. AA. SS. Mlle. DE BOURBON ET Mgr. LE PRINCE DE CONTI.

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années :
Bourbon, jeune divinité,
Conti, jeune héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avait, dit-on, en mourant souhaité :
Ce guerrier, qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée
Que ce nœud s'accomplit, que le prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.

Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours :
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe, environné d'Amours
Dont Conti doit être la proie :
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avaient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde
De voir un peuple si brillant.

Le chœur des Muses se prépare :
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons;
Lui-même il apporte sa lyre.
Déjà l'amante de Zéphyre
Et la déesse du matin,
Des dons que le printemps étale
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous, pour qui les dieux ont des soins si pressans,
Bourbon, aux charmes tout-puissans,
Ainsi qu'à l'ame toute belle;
Conti, par qui sont effacés
Les héros des siècles passés;
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces et l'esprit, seuls soutiens de l'amour.
Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et princesse, on trouve deux chemins :
L'un de tiédeur, commun chez les humains;
La passion à l'autre fut donnée.
N'en sortez point; c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiète :
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite;
L'amant alors se comporte en époux.

Ne

Ne saurait-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi ?
Prince et princesse, entreprenez l'affaire :
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience ;
Soyez amans fidèles et constans :
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point. Ecoutez Calliope ;
Elle a pour votre hymen dressé cette horoscope :

Pratiquer tous les agrémens
Qui des époux font des amans ;
Employer sa grace ordinaire,
C'est ce que Conti saura faire.

Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'empire amoureux ;
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtrait d'eux un jeune amour
Plus beau que l'enfant de Cythère ;
En un mot, semblable à son père.

Former cet enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits,
C'est ce que Bourbon saura faire.

Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

XXVI. *La Ligue des Rats.*

Une souris craignait un chat
Qui dès long-temps la guettait au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'était un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'était logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoi que je fasse,
Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour;
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.

En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit : Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet:
Chacun se met en équipage;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie:
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudens rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou:
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

Z 2

XXVII. *Daphnis et Alcimadure.*

Imitation de Théocrite.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE.

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce serait trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je loûrai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais ;

Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir;
On l'appelait Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice : au reste égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignait aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux ;

Mais je vous suis trop odieux ;
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un simple monument ;
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour : passant, arrête-toi,
» Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
» De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la parque il se sentit atteint :
Il aurait poursuivi ; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue ;

Echo redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit, et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

XXVIII. *Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.*

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrens
Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager les maux

Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtre
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalie
Chagrins, impatiens, et se plaignant sans c
« Il a pour tels et tels un soin particulier,
» Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embar
Où se trouva réduit l'appointeur de débats.
Aucun n'était content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait ;
Jamais le juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appoint
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur
Tous deux ne recueillant que plainte et que 1
Affligés, et contraints de quitter ces emploi
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent con
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-mêm
Qui, mieux que vous, sait vos besoi
Apprendre à se connaître est le premier des
Qu'impose à tous mortels la majesté suprêm
Vous êtes-vous connus dans le monde habit
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de *tranq*
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extr
Troublez l'eau : vous y voyez-*vous* ?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer. —
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidens sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.
Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurais-je mieux finir ?

FIN DES FABLES.

PHILÉMON ET BA

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOS

A Mgr. LE DUC DE VEN

Ni l'or ni la grandeur ne nous renden
Ces deux divinités n'accordent à nos vœ
Que des biens peu certains, qu'un pla
quille :
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste som
L'humble toit est exempt d'un tribut si f
Le sage y vit en paix, et méprise le rest
Content de ses douceurs, errant parmi l
Il regarde à ses pieds les favoris des roi
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe e
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'el
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjo
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un

Philémon et Baucis nous en offrent l'ex
Tous deux virent changer leur cabane e
Hyménée et l'Amour, par des desirs c
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus dou

Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient!
Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendaient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe: on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage:
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage;
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons:
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile;
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

Baucis, ne tardez point; faites tiédir c
Encor que le pouvoir au desir ne répon
Nos hôtes agréeront les soins qui leur
Quelques restes de feu sous la cendre é
D'un souffle haletant par Baucis s'allu
Des branches de bois sec aussitôt s'enf
L'onde tiède, on lava les pieds des vo
Philémon les pria d'excuser ces longue
Il entretint les dieux d'une attente
Sur ses jeux, sùr la pompe et la grand
Mais sur ce que les champs, les verger
Ont de plus innocent, de plus doux, d
Cependant par Baucis le festin se prépa
La table où l'on servit le champêtre r
Fut d'ais non façonnés à l'aide du com
Encore assure-t-on, si l'histoire en est
Qu'en un de ses supports le temps l'av
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre inju
Un tapis tout usé couvrit deux escabel
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes sol
Le linge orné de fleurs fut couvert, p
D'un peu de lait, de fruits, et des don
Les divins voyageurs, altérés de leur c
Mêlaient au vin grossier le cristal d'u
Plus le vase versait, moins il s'allait vi
Philémon reconnut ce miracle évident

Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent :
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Il dit : et les autans (1) troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;

(1) *Les vents du midi, qui excitent de violentes tempêtes.*

Un appui de roseau soulageait leur
Moitié secours des dieux, moitié
Sur un mont assez proche enfin ils
A leurs pieds aussitôt cent nuages
Des ministres du dieu les escadro
Entraînèrent, sans choix, anima
Arbres, maisons, vergers, toute c
Sans vestiges du bourg, tout dispa
Les vieillards déploraient ces sévè
Les animaux périr ! car encor les h
Tous avaient dû tomber sous les c
Baucis en répandit en secret quelq
Cependant l'humble toit devient t
Changent leur frêle enduit aux ma
De pilastres massifs les cloisons re
En moins de deux instans s'élèven
Le chaume devient or; tout brille
Tous ces événemens sont peints s
Loin, bien loin les tableaux de Ze
Ceux-ci furent tracés d'une main i
Nos deux époux surpris, étonnés
Se crurent, par miracle, en l'Oly
Vous comblez, dirent-ils, vos mo
Aurions-nous bien le cœur et les
Pour présider ici sur les honneurs
Et prêtres, vous offrir les vœux d

(1) Deux des plus fameux peintres d

Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels :
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci ; ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserais-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contaient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille ;
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles ;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras ;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.

Même instant, même sort à leur fir
Baucis devient tilleul, Philémon de
On les va voir encore, afin de mérit
Les douceurs qu'en hymen Amour
Ils courbent sous le poids des offran
Pour peu que des époux séjournent
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré
Ah! si.... Mais autre part j'ai port
Célébrons seulement cette métamor
De fidèles témoins m'ayant conté la
Clio me conseilla de l'étendre en ce
Qui pourront quelque jour l'appren
Quelque jour on verra chez les race
Sous l'appui d'un grand nom, passe
Vendôme, consentez au los que j'c
Faites-moi triompher de l'envie et
Enchaînez ces démons; que sur no
Ennemis des héros et de ceux qui l
Je voudrais pouvoir dire en un styl
Qu'ayant mille vertus vous n'avez
Toutes les célébrer serait œuvre in
L'entreprise demande un plus vast
Car quel mérite enfin ne vous fait
Sans parler de celui qui force à vo
Vous joignez à ces dons l'amour d
Vous y joignez un goût plus sûr q
Don du ciel, qui peut seul tenir li
Que nous font à regret le travail et

Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet (1) tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

(1) Beau château de M. le duc de Vendôme.

LES FILLES DE M

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOS

JE chante dans ces vers les Filles de
Troupe aux arts (2) de Pallas dès l'enf
Et de qui le travail fit entrer en courrou
Bacchus, à juste droit de ses honneurs
Tout dieu veut aux humains se faire rec
On ne voit pas les champs répondre
maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses
Il ne marche en triomphe à l'honneur d

La Grèce était en jeux pour le fils de S
Seules on vit trois sœurs condamner ce
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fusea
Dit aux autres : Quoi donc ! toujo
nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant d
Ni l'an fournir de jours assez pour tan

(1) Habitant de Thèbes, dont les filles f
chauve-souris.

(2) Ouvrages de laine ou de soie.

.INÉE,

ES D'OVIDE.

Minée (1),
ance adonnée,
x
jaloux.
onnaître:
aux soins du

guérets,
e Cérès.

mèle.
saint zèle.
x,
irs des dieux

êtes,
e fêtes.

nt changées en



Les filles de Minée



La Matrone d'Ephèse.



Belphégor.

Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affaiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins?
Et nous irons chommer la peste des humains!
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des
récits :
Toutes trois tour-à-tour racontons quelque histoire.
Je pourrais retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changemens;
Mais comme chacun sait tous ces évènemens,
Disons ce que l'amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles,
Accoutumer nos cœurs à goûter son poison;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques momens haussant un peu la voix;

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimaient d'une égale tendresse :
Pyrame, c'est l'amant, eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,

Tous deux dignes de plaire, ils s'aimère
D'autant plus tôt épris, qu'une invinci
Divisant leurs parens, ces deux amans
Et concourut aux traits dont l'amour se
Le hasard, non le choix, avait rendu
Leurs maisons, où régnaient ces guerre
Ce fut un avantage à leurs desirs naissa
Le cours en commença par des jeux inn
La première étincelle eut embrasé leur a
Qu'ils ignoraient encor ce que c'était qu
Chacun favorisait leurs transports mutu
Mais c'était à l'insu de leurs parens cru
La défense est un charme : on dit qu'el
Les plaisirs, et surtout ceux que l'amou
D'un des logis à l'autre, elle instruisit d
Nos amans à se dire avec signes leurs s
Ce léger réconfort ne put les satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystèr
Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs
Le temps avait miné ses antiques cloiso
Là, souvent de leurs maux ils déploraie
Les paroles passaient, mais c'était peu
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit u
Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide.
Nous avons à nous voir une peine infini
Fuyons de nos parens l'injuste tyranni
J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendro
Que vous daigniez chercher un asile ch

Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir :
Car je n'ose parler, hélas ! de mon desir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse ?
Ordonnez : j'y consens ; tout me semblera doux :
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrais dire autant, lui repartit l'amante.
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai partout : notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi ;
Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;
N'attendez point les traits que son char fait éclore :
Trouvez-vous aux degrés du therme de Cérès ;
Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
Une barque est au bord, les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.

Thisbé consent à tout : elle en donne pour
Deux baisers, par le mur arrêtés au passa
Heureux mur ! tu devois servir mieux leu
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de pla
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Py
L'impatience, hélas ! maîtresse de son am
La fait arriver seule et sans guide aux de
L'ombre et le jour luttaient dans les chan
Une lionne vient, monstre imprimant la
D'un carnage récent sa gueule est toute t
Thisbé fuit ; et son voile, emporté par le
Source d'un sort cruel, tombe dans ces d
La lionne le voit, le souille, le déchire ;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se r
Thisbé s'était cachée en un buisson épai
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout fr
Odieux ! que devient-il ! Un froid court da
Il aperçoit le voile étendu dans ces plain
Il le lève ; et le sang, joint aux traces d
L'empêche de douter d'un funeste trépas
Thisbé ! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai pe
Te voilà, par ma faute, aux enfers desc
Je l'ai voulu ; c'est moi qui suis le mon
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébr
Attends-moi, je te vais rejoindre aux ri
Mais m'oserai-je à toi présenter chez le
Jouis au moins du sang que je te vais of
Malheureux de n'avoir qu'une mort à sc

Jit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
hisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
ie devient-elle aussi! Tout lui manque à la fois,
es sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Jlle revient enfin. Clothon, pour l'amour d'elle,
aisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
l ne regarde point la lumière des cieux;
ur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
l voudrait lui parler; sa langue est retenue:
l témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard; et découvrant son sein:
Je n'accuserai point, dit-elle, ton destin,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée:
Ce serait t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main et le poignard font alors leur office;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusait l'amant, l'autre la destinée;
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devraient être vainqueurs.

Elle meurt quelquefois avant qu'être
L'est-elle, elle devient aussitôt langu
Sans l'hymen on n'en doit recueillir a
Et cependant l'hymen est ce qui la de
Il y joint, dit Clymène, une âpre jal
Poison le plus cruel dont l'ame soit sa
Je n'en veux pour témoin que l'erreu
Alcithoé ma sœur, attachant vos esp
Des tragiques amours vous a conté l'
Celles que je vais dire ont aussi leur
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle,
Peu s'en faut que Phébus ne partage
A ses rayons perçans opposons quelc
Voyons combien nos mains ont avan
Je veux que sur la mienne, avant qu
Un progrès tout nouveau se fasse ape
Cependant donnez-moi quelque heu
Ne vous rebutez point de mon peu d'
Souffrez-en les défauts, et songez se
Au fruit qu'on peut tirer de cet événe

Céphale (1) aimait Procris; il était a
Chacun se proposait leur hymen pou
Ce qu'amour fait sentir de piquant e
Comblait abondamment les vœux de

(1) Ce conte est tiré des Métamorphose
mais où ce poëte n'avait garde de le me
d'une des filles de Minée, ayant déjà c
avaient été changées toutes trois en chau

Ils ne s'aimaient que trop : leurs soins et leur tendresse
Approchaient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une divinité.
Il était jeune et beau ; l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheraient un pareil sentiment :
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux (1)
Ne se soumettent point à ces lois comme nous.
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle :
Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'était un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
Celui-ci met d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !
Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?

(1) Le vieux Tithon, époux de l'Aurore.

Ah! finissent mes jours plutôt que *de le*
Éprouvons toutefois ce que peut son dev
Des mages aussitôt consultant la science
D'un feint adolescent il prend la ressem
S'en va trouver Procris, élève jusqu'au
Ses beautés, qu'il soutient être dignes d
Joint les pleurs aux soupirs, comme u
faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinair
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens : il offrit, donna, promit be
Promit tant, que Procris lui parut incert
Toute chose a son prix. Voilà Céphale e
Il renonce aux cités, s'en va dans les for
Conte aux vents, conte aux bois ses dépl
S'imagine en chassant dissiper son marty
C'était pendant ces mois où le chaud qu'
Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs.
Doux vents, s'écriait-il, prêtez-moi des
Venez, légers démons par qui nos champ
Aure (1), fais-les venir, je sais qu'ils t'o
Ton emploi dans ces lieux est de tout ra
On l'entendit : on crut qu'il venait de no
Quelque objet de ses vœux, autre que s
Elle en est avertie ; et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses en
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les r

(1) Vent frais en été.

Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle? —
Nous vous plaignons: il l'aime, et sans cesse il l'appelle:
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois;
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne:
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amans sont toujours de légère croyance:
S'ils pouvaient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand point, la prudence en amours!)
Ils seraient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour; et lorsque tout repose,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale: un bois l'offre à sa vue.
Il invoquait déjà cette Aure prétendue:
Viens me voir, disait-il, chère déesse, accours;
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée:
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachaient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchaient.
O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas!

Procris s'était cachée en la même retra
Qu'un faon de biche avait pour demeu
Il en sort ; et le bruit trompe aussitôt l'
Céphale prend le dard toujours sûr de
Le lance en cet endroit, et perce sa jalo
Malheureux assassin d'une si chère ép
Un cri lui fait d'abord soupçonner quel
Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein c
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette e
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgen
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant
Eût accru par ses pleurs le nombre des f
Si la déesse enfin, pour terminer ses pei
N'eût obtenu du sort que l'on tranchât s
Triste fin d'un hymen bien divers en son
Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis t
Jugez par le meilleur quel peut être le pi
S'il ne nous est permis d'aimer que sous
N'aimons point. Ce dessein fut pris par tc
Toutes trois, pour chasser de si tristes pe
A revoir leur travail se montrent empress
Clymène, en un tissu riche, pénible et gr
Avait presque achevé le fameux différend

(1) Entre Neptune et Pallas, à qui nomme
d'Athènes. Cette description n'a aucun rappo
Métamorphoses d'Ovide, liv. vj, au travail d

D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyait en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendait du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admirait la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portaient force présens divers ;
Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers (1) ;
Avec un doux souris elle acceptait l'hommage.
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Cloris (2) avait l'ame embrasée :

Minée, quoique La Fontaine ait trouvé bon de le transporter de là ici, comme partie de l'ouvrage de ces filles.

(1) *Pers*, vieux mot, qui signifie de couleur entre le vert et le bleu : *Minerve aux yeux pers*. On peut voir, sur l'origine de *pers*, le Dictionnaire étymologique de Ménage.

(2) Pour cette aventure de Télamon et de Cloris, voyez

Cloris pour Télamon brûlait de son cô
La naissance, l'esprit, les graces, la be
Tout se trouvait en eux, hormis ce qu
Font marcher avant tout dans le siècle où

les œuvres de La Fontaine, 4 vol. in-12,
Quant à celle de Zoon, si La Fontaine n'er
teur, je ne sais d'où il l'a tirée. Il m'est ven
dans l'esprit que c'est du Décaméron de Boc
taine avait emprunté l'origine de l'heureu
de son Zoon, fort éloigné d'ailleurs de co
ayant introduit dans sa nouvelle le fils d'
homme de Cypre, sous le nom de Cimon
bête brute dans le langage des Cypriots, le pe
une stupidité plus que brutale; d'où cet esp
levant à l'état le plus parfait, devient très-p
habile musicien, philosophe du premier
guerrier tant par mer que par terre, pour a
bois une belle dame endormie, dont les ye
éclat et d'une douceur ravissante, le charmer
véritable héros de roman. La Fontaine, tr
échouer contre cet écueil, se contente de nou
dont une sombre mélancolie offusquait l'esp
réveillé de ce profond assoupissement par un
pareille à celle qui changea Cimon, bête brut
se voit et se montre tout autre qu'il n'avait pa
et, tout d'un temps, La Fontaine en fait un po
ble, mais où l'on ne voit rien d'outré, rien qui
de la vraisemblance, où tout est peint d'après
qui, s'étant pour ainsi dire familiarisée avec
Fontaine, le fait paraître original et inimital
qu'il semble n'avoir songé qu'à imiter.

Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amans, quoiqu'épris d'un desir mutuel,
N'osaient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passerait; l'autre état ne le peut:
Soit raison, soit abus, le sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers:
Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Cloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors:
Il habitait les lieux où Mars régnait alors.
La belle s'y transporte; et partout révérée,
Partout des deux partis Cloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venait de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt, et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère;
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.

Cloris ne voulut donc couronner tous ce
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu de:
Tout chemin, hors la mer, alongeant le
Ils commettent aux flots cette douce esp
Zéphyre les suivait: quand, presque en
Un pirate survient, prend le dessus du v
Les attaque, les bat. En vain, par sa vail
Télamon jusqu'au bout porte la résistan
Après un long combat son parti fut *défai*
Lui pris; et ses efforts n'eurent pour tout
Qu'un esclavage indigne. O dieux! *qui l'e*
Le sort, sans respecter ni son sang, ni sa
Ni son bonheur prochain, ni les vœux *de*
Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.
Le Destin ne fut pas à Cloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire
Il l'emmène; et bientôt la belle, *malgré so*
Au milieu de ses fers range tout sous sa lo
L'épouse du marchand la voit avec tendre
Ils en font leur compagne, et leur fils sa m
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs desi
Répondait seulement par de profonds soup
Damon, c'était ce fils, lui tient ce doux la
Vous soupirez toujours; toujours votre vis
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verraient-ils
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votr

Cloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure;
Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréerait; j'ai su plaire à plus d'une;
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune.
Quelle que soit la nôtre, usez-en; vous voyez
Ce que nous possédons, et nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon; et Cloris toute en larmes
Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
Vos moindres qualités et cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneraient de l'amour;
Jugez donc si Cloris, esclave et malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix; mais de les accepter,
Je ne puis; et voudrais vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage;
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentimens, malgré tous mes ennuis;
Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déjà plus aimable ni charmante,

Cloris n'a plus ces traits que l'on tro
Et, doublement esclave, est indigne
Touché de ce discours, Damon pren
Fuyons, dit-il en soi; j'oublîrai cett
Tout passe, et même un jour ses lar
Voyons ce que l'absence et le temps
A ces mots il s'embarque, et, quitta
Il court de mer en mer, aborde en lie
Trouve des malheureux de leurs fers
Et sur le bord d'un bois à chasser occ
Télamon, de ce nombre, avait brisé s
Aux regards de Damon il se présente
Que son air, sa fierté, son esprit, tou
Fait qu'à l'abord Damon admire son d
Puis le plaint, puis l'emmène, et puis l
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu touche
Elle chérit un mort! Un mort, ce qui r
L'emporte dans son cœur! mes vœux s
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peint
Télamon dans son ame admire l'avent
Dissimule, et se laisse emmener au séj
Où Cloris lui conserve un si parfait am
Comme il voulait cacher avec soin sa fo
Nulle peine pour lui n'était vile et com
On apprend leur retour et leur débarqu
Cloris, se présentant à l'un et l'autre an
Reconnaît Télamon sous un faix qui l'a
Ses chagrins le rendaient pourtant méco

traits que l'on trouvait si doux,
lave, est indigne de vous.
urs, Damon prend congé d'elle:
oi; j'oublirai cette belle.
ne un jour ses larmes passeront;
sence et le temps produiront.
arque, et, quittant le rivage,
ner, aborde en lieu sauvage,
reux de leurs fers échappés,
bois à chasser occupés.
nbre, avait brisé sa chaîne;
non il se présente à peine,
té, son esprit, tout enfin
amon admire son destin,
'emmène, et puis lui dit sa flamme.
l, je n'ai pu toucher l'ame;
! Un mort, ce qui n'est plus,
cœur! mes vœux sont superflus.
s il lui fait la peinture.
ame admire l'aventure,
sse emmener au séjour
ve un si parfait amour.
cher avec soin sa fortune,
n'était vile et commune.
ur et leur débarquement.
à l'un et l'autre amant,
sous un faix qui l'accable.
ant pourtant méconnaissable;

Un œil indifférent à le voir eût erré:
Tant la peine et l'amour l'avaient défiguré.
Le fardeau qu'il portait ne fut qu'un vain obstacle;
Cloris le reconnaît, et tombe à ce spectacle:
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Cloris la cause de sa peine:
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avait changé de face;
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisaient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Cloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées:
Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!

Dieux qui l'avez voulu, ne suffisait-il pa
Que la haine du sort avançât mon trépas ?
En achevant ces mots, il acheva de vivre :
Son amour, non le coup, l'obligea de la s
Blessé légèrement, il passa chez les morts
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bor
Même accident finit leurs précieuses tram
Même tombe eut leurs corps, même séjour
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est p
Que chacun d'eux devint statue et marbre
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose :
On en doute. On le croit plus que vous ne
Dit Clymène ; et cherchant dans les siècle
Quelque exemple d'amour et de vertu parfa
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amans malheure
On les allait unir, tout concourait pour eu
Ils touchaient au moment ; l'attente en étai
Hélas ! il n'en est point de telle en la natur
Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos m
Les dieux se font un jeu de l'espoir des hu

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancé
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprit

Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand, Amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisait aux yeux; mais ce n'est pas assez:
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendaient ses talens mal placés.
Il fuyait les cités; il ne cherchait que l'ombre,
Vivait parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passait, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? ce n'est pas mon avis:
Je veux des passions, et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie; et le voilà frappé:
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grace au dieu qui troublait son repos;

Il regarde en tremblant cette jeune merv
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage :
Rare et charmant objet, pourquoi me fu
Je ne suis plus celui qu'on trouvait si sa
C'est l'effet de vos traits aussi puissans
Ils m'ont l'ame et l'esprit et la raison do
Souffrez que, vivant sous vos loi
J'emploie à vous servir des biens que je
Iole, à ce discours, encor plus étonnée ;
Rougit, et sans répondre, elle court au
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent au
Zoon suit en triomphe, et chacun applaı
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout
Ni ses soins pour plaire à la bell
Leur hymen se conclut. Un satrape voi
Le propre jour de cette fête,
Enlève à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnait point qu'il eût un te
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'e
En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape vaincu, trouve encor du refug
En la bonté de son rival.

Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;
Il mourut de regret de cet hymen fatal :
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint, quand l'ame est envolée ?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevait cette histoire ;
Et ses sœurs avouaient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous
touche !
Ainsi disaient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége :
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège ?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide (1) à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance !
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres (2) au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.

(1) Le bouclier de Pallas.

(2) Ces trois sœurs, filles de Minée, changées en chauve souris.

On cherche les trois sœurs ; on n'en voit n
Leurs métiers sont brisés ; on élève en leu
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar
Pallas a beau se plaindre, elle a beau pren
Au destin de ces sœurs par elle protégées
Quand quelque dieu, voyant ses bontés r
Nous fait sentir son ire, un autre n'y peu
L'Olympe s'entretient en paix par ce mo

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux ex
Chommons : c'est faire assez qu'aller d
temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui l
Les jours donnés aux dieux ne sont jama

LA MATRONE D'ÉPHÈSE.

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone (1),
Au prix de celle de Pétrone (2) ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.
Dans Ephèse (3) il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertu sans égale,
Et, selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté ;
On l'allait voir par rareté ;
C'était l'honneur du sexe ; heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron ;
Chaque époux la prônait à sa femme chérie :

(1) Une dame.
(2) Auteur latin, qui a fait le conte de la Matrone d'Éphèse.
(3) Ville célèbre d'Asie.

D'elle descendent ceux de la Prud
Antique et célèbre *maison*.
Son mari l'aimait d'amour
Il mourut. De dire *comme*
Ce serait un détail frivole.
Il mourut; et son *testament*
N'était plein que de legs qui l'aura
Si les biens réparaient la perte *d'un*
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la *déchev*
Qui n'abandonne pas le soin du *dem*
Et du bien qu'elle aura fait le compte
Celle-ci, par ses cris, mettait *tout en*
Celle-ci faisait un vacarme,
Un bruit, et des regrets à *percer tous*
Bien qu'on sache qu'en ces ma
De quelque désespoir qu'*une ame soit*
La douleur est toujours moins forte qu
Toujours un peu de faste entre *parmi*
Chacun fit son devoir de dire à l'affligé
Que tout a sa mesure, et que de tels re
Pourraient pécher par leur excès
Chacun rendit par-là sa douleur rengrég
Enfin ne voulant plus jouir de la *clarté*
Que son époux avait perdue,

(1) Famille chimérique, d'où l'on suppose
cendues toutes les fausses prudes.

ceux de la Prudoterie (1),
célèbre maison.
aimait d'amour folle.
De dire comment,
détail frivole.
et son testament
legs qui l'auraient consolée,
ent la perte d'un mari
autant que chéri.
tant fait la déchevelée,
s le soin du demeurant,
ura fait le compte en pleurant.
, mettait tout en alarme;
uit un vacarme,
rets à percer tous les cœurs;
ache qu'en ces malheurs,
ir qu'une ame soit atteinte,
urs moins forte que la plainte:
faste entre parmi les pleurs.
de dire à l'affligée
, et que de tels regrets
cher par leur excès:
sa douleur rengrégée.
jouir de la clarté
avait perdue,

, d'où l'on suppose que sont des-
prudes.

Elle entre dans sa tombe (1), en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié !
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie.)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie :
Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avait été nourrie;
Toutes deux s'entr'aimaient; et cette passion
Était crûe avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquait seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer aurait été le plus court et le mieux;
Mais la dame voulait paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermait la bière;
Froide dépouille, et pourtant chère :
C'était là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.

(1) Espèce de tombeau, comme une petite cave.

La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nou
Que ses profonds soupirs, que ses fréquen
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la natur
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisait sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien differ
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs on l'avait là lai
Un soldat bien récompensé
Le gardait avec vigilance.
Il était dit par ordonnance
Que, si d'autres voleurs, un parent, un an
L'enlevaient, le soldat, nonchalant, endo
Remplirait aussitôt sa place.
C'était trop de sévérité :
Mais la publique utilité
Défendait que l'on fit au garde aucune gra
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombea
Briller quelque clarté, spectacle assez nou
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique?
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit :
Cet objet, sans autres paroles,
Disait assez par quel malheur
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre passion
Se trouvait un peu ralentie :
Le temps avait agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son soupé :
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?

Croyez-vous que lui-même il fût homme
Si par votre trépas vous l'aviez préven
Non, madame; il voudrait achever sa
La nôtre sera longue encor, si nous vo
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dan
Nous aurons tout loisir d'habiter ces r
On ne meurt que trop tôt: qui nous pr
Quant à moi, je voudrais ne mourir
Voulez-vous emporter vos appas chez
Que vous servira-t-il d'en être regar
Tantôt, en voyant les trésor
Dont le ciel prit plaisir d'orner votr
Je disais: Hélas! c'est dom
Nous-mêmes nous allons enterrer
A ce discours flatteur la dame s'éve
Le dieu qui fait aimer prit son temp
Deux traits de son carquois: de l'u
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effl
Jeune et belle, elle avait sous se
Et des gens de goût délica
Auraient bien pu l'aimer, et mêm
Le garde en fut épris: les pleurs,
Sorte d'amour ayant ses c
Tout y fit; une belle, alors qu'el
En est plus belle de moit
Voilà donc notre veuve écoutan
Poison qui de l'amour est le pre
La voilà qui trouve à sc

Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange :
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari,
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde :
Il en entend le bruit, il y court à grands pas ;
Mais en vain, la chose était faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si madame y consent, j'y remédîrai bien ;
Mettons notre mort en la place,
Les passans n'y connaîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles ;
Il en est qui ne le sont pas :
S'il en était d'assez fidelles,
Elles auraient assez d'appas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces :
Ne vous vantez de rien. Si votre intention

Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécutio
Nous trompe également ; témoin cette m
Et, n'en déplaise au bon Pétrone
Ce n'était pas un fait tellement merveill
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos n
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, n
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'était pas peut-être une si grande
Cela lui sauvait l'autre : et, tout consi
Mieux vaut goujat debout, qu'empere

NE D'ÉPHÈSE.

x amorces,
mais l'exécution
émoin cette matrone.
u bon Pétrone,
ient merveilleux,
aple à nos neveux.
bruit qu'on lui vit faire,
il conçu, mal formé :
ulaire
t aimé,
grande affaire ;
ut considéré,
empereur enterré.

LPHÉGOR,

BELPHÉGOR,

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin, que notre los franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons domter
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire :
Vous régnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connait l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
Ce serait trop, je n'aurais jamais fait.

De mes Philis vous seriez la premièrɛ
Vous auriez eu mon ame toute entièr
Si de mes vœux j'eusse plus présumé
Mais, en aimant, qui ne veut être a
Par ces transports n'espérant pas vou
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amans plus d'à-de
Et plût au sort que j'eusse pu mieu
Ceci soit dit: venons à notre affair

Un jour Satan, monarque des enfe
Faisait passer ses sujets en revue.
Là, confondus, tous les états di
Princes et rois, et la tourbe men
Jetaient maint pleur, poussaient
cri,
Tant que Satan en était étourdi.
Il demandait, en passant, à cha
Qui t'a jetée en l'éternelle flam
L'une disait, Hélas! c'est mon
L'autre aussitôt répondait, c'e
Tant et tant fut ce discours rép
Qu'enfin Satan dit en plein co
Si ces gens-ci disent la vérité
Il est aisé d'augmenter notre
Nous n'avons donc qu'à le vé
Pour cet effet, il nous faut e
Quelque démon plein d'art e

Qui, non content d'observer avec soin
Tous les hymens dont il sera témoin,
Y joigne aussi sa propre expérience.
Le prince ayant proposé la sentence,
Le noir sénat suivit tout d'une voix.
De Belphégor aussitôt on fit choix.
Ce diable était tout yeux et tout oreilles,
Grand éplucheur, clairvoyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
On lui donna mainte et mainte remise (1),
Toutes à vue, et qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correspondans.
Quant au surplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,
Bref, ce qui suit notre condition
Fut une annexe (2) à sa légation.
Il se pouvait tirer d'affliction
Par ses bons tours et par son industrie;
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps;
Sa mission devait durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe

(1) Des lettres de change, pour toucher de l'argent.

(2) Fut attaché, de sorte que, durant le temps de son ambassade, il devait être sujet à tous les accidens de la vie humaine.

Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère ; un moment y con
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense
Même il la crut propre pour le trafic
Là, sous le nom du seigneur Roder
Il se logea, meubla comme un riche
Grosse maison, grand train, nombre
Anticipant tous les jours sur la somm
Qu'il ne devait consumer qu'en dix
On s'étonnait d'une telle bombance :
Il tenait table, avait de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses volu
Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange. Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie
Diable n'eut donc tant d'honneur en
Son cœur devint le but de tous les tra
Qu'amour lançait : il n'était point de
Qui n'employât ce qu'elle avait d'attr
Pour le gagner, tant sauvage fût-ell
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la mai
Par les présens s'aplanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile
Je l'ai jà dit, et le redis encor,

Je ne connais d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenait compte
De chaque hymen en journaux différens:
L'un, des époux satisfaits et contens,
Si peu rempli, que le diable en eut honte;
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restait enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence était lors,
Belle et bien faite, et peu d'autres trésors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême,
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paraissait revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta,
C'était son nom, avait eu jusque-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourrait bien Roderic préférer;
Et demandait temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressaient.
Fêtes et bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appétissaient,
Altéraient fort le fond de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.

Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oui de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa ;
Dont Belphégor se moquant en son am
Hé quoi! dit-il, on acquiert une femm
Comme un château! ces gens ont tout
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jetons, pauvres gens que nou
Dans les procès, en prenant le revers ;
Les si, les car, les contrats, sont la po
Par où la noise entra dans l'univers :
N'espérons pas que jamais elle en sort
Solennités et lois n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des déb
C'est le cœur seul qui peut rendre tran
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres état
Chez les amis tout s'excuse, tout pass
Chez les amans tout plaît, tout est p
Chez les époux tout ennuie et tout las
Le devoir nuit : chacun est ainsi fait.
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles g
D'heureux ménage? Après mûr exa
J'appelle un bon, voire un parfait hy
Quand les conjoints se souffrent leu
Sur ce point là c'est assez raisonné.
Dès que chez lui le diable eut amené

Son épousée, il jugea par lui-même
Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
Toujours débats, toujours quelque sermon
Plein de sottise en un degré suprême.
Le bruit fut tel, que madame Honesta
Plus d'une fois les voisins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noise.
Il lui fallait quelque simple bourgeoise,
Ce disait-elle : un petit trafiquant
Traiter ainsi les filles de mon rang !
Méritait-il femme si vertueuse ?
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse ;
J'en ai regret ; et si je faisais bien...
Il n'est pas sûr qu'Honesta ne fît rien :
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
Sans disputer n'étaient pas un moment.
Souvent leur guerre avait pour fondement
Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps ; bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin, Roderic épousa
La parenté de madame Honesta,
Ayant sans cesse et le père et la mère,
Et la grand'sœur avec le petit frère ;
De ses deniers mariant la grand'sœur,

Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident;
Et j'oubliais qu'il eût un intendant.
Un intendant! qu'est-ce que cette ch
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en ea
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit red
Tant qu'aisément lui-même achètera
Ce qui de net au seigneur resterait;
Dont par raison bien et dûment dédui
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivait qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour
Car regagnant ce qu'il eut étant maît
Ils reprendraient tous deux leur pre
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir était certain trafic
Qu'il prétendait devoir remplir sa b
Espoir douteux, incertaine ressourc
Il était dit que tout serait fatal
A notre époux; ainsi tout alla mal:
Ses agens, tels que la plupart des n
En abusaient: il perdit un vaisseau
Et vit aller le commerce à vau-l'eau
Trompé des uns, mal servi par les
Il emprunta. Quand ce vint à payer

Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'était le nom du sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il était:
Qu'un double mal chez lui le tourmentait,
Ses créanciers, et sa femme encor pire:
Qu'il n'y savait remède que d'entrer
Au corps des gens, et de s'y remparer,
D'y tenir bon: irait-on là le prendre?
Dame Honesta viendrait-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?
Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre:
Que de ces corps trois fois il sortirait,
Sitôt que lui Mathéo l'en prîrait;
Trois fois sans plus; et ce, pour récompense
De l'avoir mis à couvert des sergens.
Tout aussitôt l'ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvait assez bien;
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'était à Naple. Il se transporte à Rome;

Saisit un corps : Mathéo l'en bannit
Le chasse encore : autre somme nou
Trois fois enfin, toujours d'un corp
Remarquez bien, notre diable sorti
Le roi de Naple avait lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa fami
Maint jeune prince était son poursu
Là d'Honesta Belphégor se sauvant
On ne le put tirer de cét asile.
Il n'était bruit, aux champs comme
Que d'un manant qui chassait les e
Cent mille écus d'abord lui sont pr
Bien affligé de manquer cette somn
(Car les trois fois l'empêchaient d
Que Belphégor se laissât conjurer
Il la refuse : il se dit un pauvre ho
Pauvre pécheur, qui, sans savoir
Sans dons du ciel, par hasard seul
De quelques corps a chassé quelq
Apparemment chétif et misérable
Et ne connaît celui-ci nullement.
Il a beau dire : on le force, on l'am
On le menace ; on lui dit que, so
D'être pendu, d'être mis haut et
En un gibet, il faut que sa puissa
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met
Notre démon et son conjurateur

D'un tel combat le prince est spectateur.
Chacun y court : n'est fils de bonne mère
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet et la hart ;
Cent mille écus bien comptés, d'autre part.
Mathéo tremble, et lorgne la finance.
L'esprit malin, voyant sa contenance,
Riait sous cape, alléguait les trois fois ;
Dont Mathéo suait dans son harnois,
Pressait, priait, conjurait avec larmes,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le manant dit
Que sur ce diable il n'avait nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il allait haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde
Un peu surpris au manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'est madame Honesta
Qui vous réclame, et va par tout le monde
Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
Incontinent le diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, et conta
Tout le succès qu'avait eu son voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.

Votre grandeur voit tomber ici-ba
Non par flocons, mais menu comm
Ceux que l'hymen fait de sa confré
J'ai par moi-même examiné le c
Non que de soi la chose ne soit bo
Elle eut jadis un plus heureux d
Mais comme tout se corrompt à l
Plus beau fleuron n'est en votre c
Satan le crut : il fut récompensé,
Encor qu'il eût son retour avanc
Car qu'eût-il fait ? Ce n'était pas
Qu'ayant sans cesse un diable à s
Toujours le même, et toujours s
Il fût contraint d'enfiler la venel
Dans les enfers, encore en chan
L'autre peine est, à mon sens, p
Je voudrais voir quelques gens y
Elle eût à Job fait tourner la cer

De tout ceci que prétends-je inf
Premièrement, je ne sais pire ch
Que de changer son logis en pri
En second lieu, si par quelque
Votre ascendant à l'hymen vous
N'épousez point d'Honesta, s'il
N'a pas pourtant une Honesta

BELPHÉGOR.

...leur voit tomber ici-bas,
...ons, mais menu comme pluie,
...hymen fait de sa confrérie;
...-même examiné le cas.
...soi la chose ne soit bonne;
...is un plus heureux destin:
...tout se corrompt à la fin,
...uron n'est en votre couronne.
... il fut récompensé,
...eût son retour avancé.
...fait ? Ce n'était pas merveilles
...s cesse un diable à ses oreilles,
...ême, et toujours sur un ton,
...t d'enfiler la venelle:
...rs, encore en change-t-on.
...est, à mon sens, plus cruelle.
...oir quelques gens y durer!
... fait tourner la cervelle.

...ue prétends-je inférer?
..., je ne sais pire chose
...r son logis en prison.
..., si par quelque raison
...t à l'hymen vous expose,
...t d'Honesta, s'il se peut:
...t une Honesta qui veut.

ADONIS,

POÈME.

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome, ni ses enfans vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre:
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les Zéphyrs et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros;
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.
Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage:
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage:
Trop heureux si j'osais conter à l'univers
Les tourmens infinis que pour vous j'ai soufferts!
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'amour accru par vos attraits;

Je vous peindrai si belle et si pleine de
Que chacun bénira le sujet de mes larn
Voilà l'unique but où tendent mes sou
Cependant recevez le don que je vous
Ne le dédaignez pas : lisez cette avent
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la

Aux monts Idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher le
Sous ses ombrages verts loge la solitud
Là, le jeune Adonis, exempt d'inqui-
Loin du bruit des cités, s'exerçait à ch
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l
A peine son menton d'un mol duvet s'
Qu'aux plus fiers animaux il montre s
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu
Il semble être formé pour le plaisir des
Qu'on ne vous vante point le ravisseu
Ni celui qui jadis aimait une ombre v
Ni tant d'autres héros fameux par leu
Tous ont cédé le prix au fils de Cinyr
Déjà la renommée, en naissant incon
Nymphe qui cache enfin sa tête dans l
Par un charmant récit amusant l'univ
Va parler d'Adonis à cent peuples div
A ceux qui sont sous l'ourse, aux voisi
Aux filles du Sarmate, aux pucelles d
Paphos sur ses autels le voit presque
Et le cœur de Vénus ne sait où se sau

…ai si belle et si pleine de charmes,
…uira le sujet de mes larmes.
… but où tendent mes souhaits:
…vez le don que je vous fais;
…z pas : lisez cette aventure,
…us divertir, j'ai tracé la peinture.

…liens un bois délicieux
…henus semble toucher les cieux.
…ges verts loge la solitude.
…donis, exempt d'inquiétude,
…es cités, s'exerçait à chasser,
…qu'Amour pût jamais l'y blesser.
…nton d'un mol duvet s'ombrage;
…rs animaux il montre son courage.
…seul don qu'il ait reçu des cieux:
…rmé pour le plaisir des yeux.
…ante point le ravisseur d'Hélène,
…is aimait une ombre vaine,
… héros fameux par leurs appas;
… prix au fils de Cinyras.
…ée, en naissant inconnue,
…he enfin sa tête dans la nue,
… récit amusant l'univers,
…is à cent peuples divers,
…ous l'ourse, aux voisins de l'aurore,
…mate, aux pucelles du More.
… tels le voit presque élever,
…us ne sait où se sauver.

L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son ame une ardeur violente:
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire;
Rien ne lui semble bien; les Graces ont beau faire:
Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts Idaliens elle dresse son cours.
Son char; qui trace en l'air de longs traits de lumière,
A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau;
Couché sur des gazons, il rêve au bruit de l'eau.
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère:
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère;
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne et le confond;
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
Avait abandonné ses cheveux aux Zéphyrs;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre;
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace, plus belle encor que la beauté.

Telle on vous voit, Aminte : une glac
Vous peut de tous ces traits présenter
Et s'il fallait juger de l'objet le plus do
Le sort serait douteux entre Vénus et
Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son ame rassuré
Trop aimable mortel, ne crains point
Que de la part d'Amour rien ne te soit
En ces lieux écartés c'est lui seul qui r
Le ciel est ma patrie, et Paphos mon d
Je les quitte pour toi; vois si tu veux r
Le transport d'Adonis ne se peut expri
O dieux! s'écria-t-il, n'est-ce point
Puis-je embrasser l'erreur où ce discou
Charmante déité, vous dois-je ajouter
Quoi! vous quittez les cieux, et les qu
Il me seroit permis d'aimer une immor
Amour rend ses sujets tous égaux, lu
La beauté dont les traits même aux die
Est quelque chose encor de plus divin
Nous aimons, nous aimons, ainsi que
Le pouvoir de mon fils de moi-même
Tout est né pour aimer. Ainsi parle V
Et ses yeux éloquens en disent beauc
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit s
Ses regards, truchemens de l'ardeur c
Sa beauté souveraine, et les traits de
Ont contraint Mars d'aimer : que peut

…oit, Aminte : une glace fidèle
…ous ces traits présenter un modèle;
…ger de l'objet le plus doux,
…outeux entre Vénus et vous.
…éros admire Cythérée,
…s mots son ame rassurée :
…ortel, ne crains point mon aspect;
…d'Amour rien ne te soit suspect :
…rtés c'est lui seul qui m'amène.
…atrie, et Paphos mon domaine :
…ur toi ; vois si tu veux m'aimer.
…Adonis ne se peut exprimer.
…a-t-il, n'est-ce point quelque songe?
…ier l'erreur où ce discours me plonge?
…, vous dois-je ajouter foi?
…tez les cieux, et les quittez pour moi.
…nis d'aimer une immortelle!
…sujets tous égaux, lui dit-elle;
…s traits même aux dieux sont si doux,
…se encor de plus divin que nous.
…ous aimons, ainsi que toute chose :
…on fils de moi-même dispose :
…aimer. Ainsi parle Vénus;
…iens en disent beaucoup plus;
…eux que ce qu'a dit sa bouche;
…hemens de l'ardeur qui la touche,
…ine, et les traits de son fils,
…rs d'aimer : que peut faire Adonis?

2.

Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines;
Il désire, il espère, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore :
Tous deux de leur amour semblent douter encore;
Et, pour s'en assurer, chacun de ces amans
Mille fois en un jour fait les mêmes sermens.
Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent!
O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
Vous ouït célébrer ce couple bien aimé,
Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
Mêlez parmi ces sons vos accords admirables.
Écho, qui ne tait rien, vous conta ces amours;
Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds;
Faites que j'en retrouve au temple de mémoire
Les monumens sacrés, source de votre gloire;
Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
Ces vers puissent passer aux derniers des humains.
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut rassurer au silence des bois,
Jours devenus momens, momens filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfans de la joie,
Vœux, sermens et regards, transports, ravissemens,
Mélange dont se fait le bonheur des amans;

Tout par ce couple heureux fut lors m
Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'
Là, sous des chênes vieux où leurs ch
Se sont avec les troncs accrus et cons
Mollement étendus ils consumaient l
Sans avoir pour témoins, en ces somb
Que les chantres des bois, pour
mour,
Qui seul guidait leurs pas en cet heu
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre e
Adonis s'endormait auprès de Cythé
Dont les yeux, enivrés par des charn
Attachaient au héros leurs regards la
Bien souvent ils chantaient les do
peines;
Et quelquefois assis sur le bord des
Tandis que cent cailloux, luttant à c
Suivaient les longs replis du cristal v
Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux e
Ainsi jamais le temps ne remonte à s
Vainement pour les dieux il fuit d'u
Mais, vous autres mortels, le devez
Consacrant à l'amour la saison la plu
Souvent, pour divertir leur ardeur m
Ils dansaient aux chansons de nymph
Combien de fois la lune a leurs pas é
Et couvrant de ses rais l'émail d'une
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleur

heureux fut lors mis en usage.
aient l'épaisseur d'un ombrage:
s vieux où leurs chiffres gravés
oncs accrus et conservés,
s ils consumaient les heures,
moins, en ces sombres demeures,
des bois, pour confident qu'il

urs pas en cet heureux séjour.
is d'herbe tendre et sacrée
it auprès de Cythérée,
ivrés par des charmes puissants,
os leurs regards languissants.
chantaient les douceurs de leurs
;
is sur le bord des fontaines,
illoux, luttant à chaque bond,
replis du cristal vagabond:
is, ces ruisseaux et leur course;
ps ne remonte à sa source:
dieux il fuit d'un pas léger;
nortels, le devez ménager,
ir la saison la plus belle.
tir leur ardeur mutuelle,
ansons de nymphes entourés.
une a leurs pas éclairés,
is l'émail d'une prairie,
iler l'herbe fleurie!

Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.
Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée;
On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soins de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
Que ce cruel dessein lui causa de douleurs!
Un jour que son amant la voyait toute en pleurs,
Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes?
Vous aurais-je offensée? ou ne m'aimez-vous plus?
-Ah! dit-elle, quittez ces soupçons superflus;
Adonis tâcherait en vain de me déplaire:
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère
D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint:
Il faut que je vous quitte et le sort m'y contraint:
Il le faut. Vous pleurez! Du moins, en mon ab
Conservez-moi toujours un cœur plein de cons
Ne pensez qu'à moi seule, et qu'un indigne c
Ne vous attache point aux nymphes de ces b
Leurs fers après les miens ont pour vous de l
Surtout de votre sang il me faut rendre comp

Ne chassez point aux ours, aux sanglie
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres
Laissez les animaux qui, fiers et pleins
Ne cherchent leur salut qu'en montrant
Les daims et les chevreuils, en fuyant d
Donneront à vos sens des plaisirs bien p
Je vous aime, et ma crainte a d'assez jus
Il sied bien en amour de craindre toutes
Que deviendrais-je, hélas! si le sort rigo
Me privait pour jamais de l'objet de mes
Là, se fondant en pleurs, on voit croître
Adonis lui répond seulement par des lar
Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baisers achèvent ces adieu
O vous tristes plaisirs où leur ame se noi
Vains et derniers efforts d'une imparfaite
Momens pour qui le sort rend leurs vœux
Délicieux momens, vous ne reviendrez pl
Adonis voit un char descendre de la nue:
Cythérée y montant disparait à sa vue.
C'est en vain que des yeux il la suit dans
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur de
Les vents, sourds à ses cris, renforcent leu
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une o
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa vo
C'est lors que, repassant dans sa triste mé
Ce que naguère il eut de plaisirs et de gloi

...t aux ours, aux sangliers, aux lions;
...rriter tous ces monstres félons:
...aux qui, fiers et pleins de rage,
...r salut qu'en montrant leur courage:
...chevreuils, en fuyant devant vous,
...ens des plaisirs bien plus doux.
...ma crainte a d'assez justes causes:
...our de craindre toutes choses.
...e, hélas! si le sort rigoureux
...amais de l'objet de mes vœux!.....
...pleurs, on voit croître ses charmes.
seulement par des larmes.
de ces aimables lieux;
...ers achèvent ces adieux.
...irs où leur ame se noie,
...fforts d'une imparfaite joie,
...e sort rend leurs vœux superflus,
vous ne reviendrez plus!
descendre de la nue:
disparaît à sa vue.
...s yeux il la suit dans les airs;
...sens que l'horreur des déserts.
...s cris, renforcent leur haleine:
...voir lui semble une ombre vaine:
retentir les bois,
...qui répond à sa voix.
...t dans sa triste mémoire
...e plaisirs et de gloire,

Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil:
Semblable à ces amans trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu;
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu:
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse:
Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour ramène leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne;
De sanglots redoublés sa demeure résonne.
Cet amant toujours pleure; et toujours les Zéphirs
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poison dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.
Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
On lui dit que la chasse est un puissant remède.
Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'Amour
Ce plaisir occupait les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçu d'un sanglier plein de rage.
Ce tyran des forêts porte partout l'effroi;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi:
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille:

L'un craint pour ses vergers, l'autre p(
Il foule aux pieds les dons de Flore et
Monstre énorme et cruel, qui souille l
Qui fait bruire les monts, qui désole l
Et, sans craindre l'effort des voisins a
S'apprête à recueillir les grains qu'ils o
Tâcher de le surprendre est tenter l'im
Il habite en un fort, épais, inaccessibl
Tel on voit qu'un brigand fameux et r
Se cache après ses vols en un antre éca
Fait des champs d'alentour de vastes c
Ravage impunément des provinces ent
Laisse gronder les lois, se rit de leur (
Et ne craint point la mort, qu'il porte
L'épaisseur des forêts le dérobe aux su
C'est ainsi que ce monstre a ces bois p
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où, malgré sa fureur, en son sang abr
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'us
Hélas! qu'il vendra cher sa mortelle b

Un matin que l'Aurore au teint frai
A peine avait ouvert les portes d'orien
La jeunesse voisine autour du bois s'a
Jamais tant de héros ne s'étaient vus (
Anténor le premier sort des bras du so
Et vient au rendez-vous attendre le sol
La déesse des bois n'est point si matin
Cent fois il a surpris l'amante de Céph

ses vergers, l'autre pour ses guérets
les dons de Flore et de Cérès:
et cruel, qui souille les fontaines,
s monts, qui désole les plaines,
l'effort des voisins alarmés,
llir les grains qu'ils ont semés.
rendre est tenter l'impossible;
rt, épais, inaccessible.
brigand fameux et redouté
s vols en un antre écarté,
l'alentour de vastes cimetières,
ent des provinces entières,
s lois, se rit de leur courroux,
la mort, qu'il porte au sein de tous:
rêts le dérobe aux supplices.
monstre a ces bois pour complices.
atal est enfin arrivé
eur, en son sang abreuvé,
faits il va payer l'usure.
a cher sa mortelle blessure!
Aurore au teint frais et riant
rt les portes d'orient,
e autour du bois s'assemble:
s ne s'étaient vus ensemble.
sort des bras du sommeil,
ous attendre le soleil;
est point si matinale:
l'amante de Céphale;

Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamène,
Dont le long attirail couvre toute la plaine,
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets,
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomtable,
Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
Qui depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'aurait pas sitôt traversé l'onde noire.
Comment l'aurait-il cru, puisqu'en vain ses amours
L'avaient sollicité d'avoir soin de ses jours?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée;
Le premier, pour tous biens n'a que les dons du corps;
L'autre, pour tous appas, possède des trésors.
Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle:
Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.
Phlègre accourt, et Mimas, Palmyre aux blonds cheveux,
Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopse à lancer le dard,
Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar;

Cent autres que je tais, troupe épaisse ‹
Mais peut-on oublier la charmante Aré
Aréthuse au teint vif, aux yeux doux e
Qui pour le blond Palmyre a des feux i
On ne l'instruisit point à manier la lain
Courir dans les forêts, suivre un cerf à l
Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si s
Eût pu se garantir d'amour comme de p
On la voit arriver sur un cheval superbe
Dont à peine les pas sont imprimés sur
D'une charge si belle il semble glorieux
Et, comme elle, Adonis attire tous les y
D'une fatale ardeur déjà son front s'allu
Il marche avec un air plus fier que de co
Tel Apollon marchait quand l'énorme I
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélico
Par l'ordre de Capys la troupe se partag
De tant de gens épars le nombreux équi
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors m
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ce
Le ciel en retentit, les échos se confonde
De leurs palais voûtés tous ensemble ils
Les cerfs au moindre bruit à se sauver si
Les timides troupeaux des daims aux la
Sont contraints de quitter leurs demeur
Le bois n'a plus pour eux d'assez somb
On court dans les sentiers, on traverse l
Chacun, pour les percer, redouble ses ef

tais, troupe épaisse et confuse:
lier la charmante Aréthuse,
t vif, aux yeux doux et perçans,
l Palmyre a des feux innocens!
point à manier la laine;
rêts, suivre un cerf à la plaine;
laisirs: heureuse si son cœur
r d'amour comme de peur!
sur un cheval superbe
as sont imprimés sur l'herbe;
lle il semble glorieux:
Adonis attire tous les yeux:
r déjà son front s'allume;
air plus fier que de coutume.
hait quand l'énorme Python
er l'ombre de l'Hélicon.
ys la troupe se partage.
ars le nombreux équipage,
es chiens, les cors mêlés de voix,
ante aux hôtes de ces bois.
les échos se confondent;
tés tous ensemble ils répondent.
re bruit à se sauver si prompts,
ux des daims aux larges fronts,
uitter leurs demeures secrètes:
r eux d'assez sombres retraites.
ntiers, on traverse les forts:
rcer, redouble ses efforts.

Au

Au fond du bois croupit une eau dormante et sale:
Là, le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser; du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir;
Rien ne saurait encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
Dryope la première évente sa demeure:
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête;
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur:
Mais le fier animal n'a point encor de peur.
Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe,
Ne peut plus retenir son ardeur violente:
Une jument d'Ida l'engendra d'un des Vents:
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.
Il ne craint point des monts les puissantes barrières,
Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons;
D'haleine en le suivant manquent les Aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.
Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race
Vient du vîte Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale appaisa sa Procris:

Ces deux chiens sont Mélampe et l'arden
Leur sort fut différent, mais non pas leur
Par l'homicide dent Mélampe est mis à m
Sylvage au poil de tigre attendait même
Lorsque l'un des chasseurs se présente à
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la temp
Il connaît, mais trop tard, qu'il s'est trop
Son visage pâlit, son sang devient glacé
L'image du trépas en ses yeux est empre
Sur le teint des mourans la mort n'e
peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et sans être b
Du monstre qui le heurte il se sent terra
Nisus, ayant cherché son salut sur un a
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'e
Mais lui-même a sujet de trembler à son
Le sanglier coupe l'arbre; et les lieux d
Résonnent d'un fracas dont sa chute es
Nisus encore en l'air fait des vœux po
Conterai-je en détail tant de puissans e
Des chiens et des chasseurs les différen
Leurs exploits avec eux cachés sous l'o
Seules vous les savez, ô Filles de mémo
Venez donc m'inspirer; et, conduisant
Faites-moi dignement célèbrer ces exp
Deux lices d'Anténor, Lycoris et Nip
Veulent qu'aux yeux de tous leur arde

Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser :
Au sanglier l'une et l'autre est prête à se lancer
Un mâtin les devance et se jette en leur place ;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse.
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux.
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire ;
Ses flancs sont décousus, et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.
Cependant le sanglier passe à d'autres trophées :
Combien voit-on sous lui de trames étouffées !
Combien en coupe-t-il ! que d'hommes terrassés !
Que de chiens abattus, mourans, morts et blessés !
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon messager de l'orage ;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte ;
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile ;
Crantor aux environs n'aperçoit pas d'asile :

En vain du coup fatal il veut se détourner
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'é
Pour punir son vainqueur toute la troupe
L'un lui présente un dard, l'autre un trait
Le fer, ou se rebrousse, ou ne fait qu'ent
Sa peau que d'un poil dur le ciel voulut a
Il se lance aux épieux, il prévient leur a
Plus le péril est grand, moins il montre
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toute
Ne songe qu'à périr au milieu des hasar
De soldats entassés son bras jonche la te
Il semble qu'en lui seul se termine la gu
Certain de succomber, il fait pourtant ef
Non pour ne point mourir, mais pour v
Tel et plus valeureux le monstre se prés
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur
L'un a les flancs ouverts, l'autre les rei
Il mâche et foule aux pieds ceux qui son
La troupe des chasseurs en devient moir
L'ardeur qu'ils témoignaient est bientô
Palmyre toutefois s'avance malgré tous
Ce n'est pas du sanglier que son cœur c
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable
Jadis sourde à ses vœux, mais alors fa
Elle voit son amant poussé d'un beau d
Et le voit avec crainte autant qu'avec p
Quoi! mes bras, lui dit-il, sont conduit
Et vous me verriez fuir aussi bien que

atal il veut se détourner;
mourir, il meurt sans s'étonner.
inqueur toute la troupe approche;
un dard, l'autre un trait lui décoche:
ousse, ou ne fait qu'entamer
oil dur le ciel voulut armer.
ieux, il prévient leur atteinte;
and, moins il montre de crainte.
uerrier pressé de toutes parts
ir au milieu des hasards:
s son bras jonche la terre;
i seul se termine la guerre:
ber, il fait pourtant effort,
t mourir, mais pour venger sa mort.
ux le monstre se présente.
croit, plus sa fureur s'augmente:
verts, l'autre les reins rompus;
x pieds ceux qui sont abattus.
urs en devient moins hardie;
oignaient est bientôt refroidie.
'avance malgré tous:
lier que son cœur craint les coups,
is plus redoutable;
eux, mais alors favorable,
oussé d'un beau desir,
autant qu'avec plaisir.
it-il, sont conduits par les vôtres:
ir aussi bien que les autres!

Non, non; pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.
Il dit, et ce fut tout: l'effet suit sa parole;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le monstre de ses crimes.
Sa dent allait d'un coup immoler deux victimes:
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
Entre Palmyre et lui l'amazone se lance:
Palmyre craint pour elle et court à sa défense.
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger;
Toutefois à Palmyre il porte un coup léger:
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte; elle suit inquiète et tremblante.
Le coup est sans danger; cependant les esprits,
En foule avec le sang de leurs prisons sortis,
Laissent faire à Palmyre un effort inutile.
Il devient aussitôt pâle, froid, immobile:
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler:
Heureux s'il pouvait voir les pleurs qu'il fait couler!
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours;
Adonis s'y repose après mille détours.
Les nymphes, de qui l'œil voit les choses futures,
L'avaient fait égarer en des routes obscures.

Le son des cors se perd par un charme in
C'est en vain que leur bruit à ses sens es
Ne sachant où porter sa course vagabond
Il s'arrête en passant au cristal de cette
Mais les nymphes ont beau s'opposer au
Contre un ordre fatal tous leurs charmes
Adonis en ce lieu voit apporter Palmyre
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ir
A tarder plus long-temps on ne peut l'ol
Il regarde la gloire, et non pas le dange
Il part, se fait guider, rencontre le car
Cependant le sanglier s'était fait un pas
Et courant vers son fort, il se lançait p
Aux chiens qui dans le ciel poussaient
On ne l'ose approcher; tous les traits q
Etant poussés de loin, perdent leur vic
Le héros seul s'avance, et craint peu s
Mais Capys l'arrêtant, s'écrie : Où cou
Quelle bouillante ardeur au péril vous
Il est besoin de ruse, et non pas de cou
N'avancez pas, fuyez; il vient à vous
Adonis, sans répondre, au ciel lève le
Déesse, se dit-il, qu'adore ma pensée
Si je cours au péril, n'en sois pas offen
Guide plutôt mon bras, redouble son
Fais que ce trait lancé donne au mons
A ces mots dans les airs le trait se fait
A l'endroit où le monstre a la peau la

Perd par un charme inconnu;
leur bruit à ses sens est venu.
er sa course vagabonde,
nt au cristal de cette onde.
ont beau s'opposer aux destins,
tal tous leurs charmes sont vains.
oit apporter Palmyre;
t, et redouble son ire:
-temps on ne peut l'obliger;
, et non pas le danger.
der, rencontre le carnage.
ier s'était fait un passage;
fort, il se lançait parfois
s le ciel poussaient de vains abois.
ier; tous les traits qu'on lui lance,
in, perdent leur violence.
nce, et craint peu son courroux:
nt, s'écrie: Où courez-vous?
rdeur au péril vous engage?
, et non pas de courage.
z; il vient à vous, ô dieux!
dre, au ciel lève les yeux.
u'adore ma pensée,
n'en sois pas offensée;
as, redouble son effort;
é donne au monstre la mort.
irs le trait se fait entendre;
nstre a la peau la plus tendre,

Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs;
De rage et de douleur frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant joint au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au sanglier voudraient lancer leurs
dards;
Mais peut-être Adonis en recevrait l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillans.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillans;
Détournez de vos noms un éternel reproche;
Vos efforts sont trop lents; déjà le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes momens!
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monumens?
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire?
Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,

Et, lui poussant au flanc sa défense cr
Meurt, et porte en mourant une attein
D'un sang impur et noir il purge l'uni
Ses yeux d'un somme dur sont pressés
Il demeure plongé dans la nuit la plus
Et le vainqueur à peine a connu sa vi
Joui de la vengeance et goûté ses tran
Qu'il sent un froid démon s'emparer d
De ses yeux si brillans la lumière est
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche
On n'en voit que les traits; et l'aveugl
Parcourt tous les endroits où régnaie
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, p
Filles du blond Soleil et des pleurs de
Si la faux les atteint, perdent en un
De leurs vives couleurs le plus rare o
La troupe de chasseurs, au héros acc
Par des cris redoublés lui fait ouvrir l
Il cherche encore un coup la lumière
Il pousse un long soupir, il referme l
Et le dernier moment qui retient sa b
S'emploie au souvenir de l'objet qui
On fait pour l'arrêter des efforts sup
Elle s'envole aux airs, le corps ne l
Prêtez-moi des soupirs, ô Vents, q
Portâtes à Vénus de si tristes nou
Elle accourt aussitôt, et, voyant so
Remplit les environs d'un vain gém

ne au flanc sa défense cruelle,
e en mourant une atteinte mortelle.
ur et noir il purge l'univers.
mme dur sont pressés et couverts;
zé dans la nuit la plus noire;
r à peine a connu sa victoire,
ance et goûté ses transports,
id démon s'emparer de son corps.
brillans la lumière est éteinte;
l'éclat dont sa bouche était peinte,
te les traits; et l'aveugle trépas
s endroits où régnaient tant d'appas.
r des prés, les fleurs, présent de Flore,
Soleil et des pleurs de l'Aurore,
teint, perdent en un moment
ouleurs le plus rare ornement.
sseurs, au héros accourue,
ublés lui fait ouvrir la vue:
e un coup la lumière des cieux;
g soupir, il referme les yeux;
nent qui retient sa belle ame,
venir de l'objet qui l'enflamme.
èter des efforts superflus;
airs, le corps ne la sent plus.
upirs, ô Vents, qui sur vos ailes
de si tristes nouvelles.
tôt, et, voyant son amant,
ns d'un vain gémissement.

Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,
Quand l'adroit giboyeur, a d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours;
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu:
On ne le peut fléchir; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accens;
Son désespoir éclate en regrets impuissans;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes;
Sous d'humides torrens ils resserrent leurs charmes:
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie:
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!
Tu me quittes, cruel! Au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tendres adieux;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte.
Hélas! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte.
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvais le suivre en ces lieux sombres!
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres!
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr,
Fallait-il m'obliger à ne jamais mourir?

Malheureuse Vénus, que te servent ce
Vante-toi maintenant du pouvoir de te
Ils n'ont pu du trépas exempter tes am
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prol
Je ne demandais pas que la parque cr
Prît à filer leur trame une peine éterne
Bien loin que mon pouvoir l'empêchâ
Je demande un moment, et ne puis l'
Noires divinités du ténébreux empire
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qu
Rois des peuples légers, souffrez que
De son triste départ me console un m
Vous ne le perdrez point; le trésor q
Ornera tôt ou tard votre sombre deme
Quoi! vous me refusez un présent si
Cruels! souvenez-vous qu'Amour m'
Et vous, antres cachés, favorables r
Où nos cœurs ont goûté des douceur
Grottes, qui tant de fois avez vu mon
Me raconter des yeux son fidèle tour
Lieux amis du repos, demeures soli
Qui d'un trésor si rare étiez déposit
Déserts, rendez-le moi: deviez-vo
Nourrir chez vous le monstre auteu
Vous ne répondez point. Adieu do
Emporte chez les morts ce baiser t
Je ne te verrai plus; adieu, cher A
Ainsi Vénus cessa. Les rochers à se

Quittant leur dureté, répandirent des larmes :
Zéphire en soupira : le jour voila ses charmes ;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

IMITATION D'ANACRÉON.

O TOI qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis et des roses ;
Après cela, des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris ;
Nul ne saurait découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
Et tu pourras à Paphos et Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

ÉPITAP
DE LA FONT
FAITE PAR LUI

JEAN s'en alla comme il éta
Mangeant son fonds avec son
Croyant trésor chose peu néce
Quant à son temps bien sut le
Deux parts en fit dont il soulai
L'une à dormir, et l'autre à n

(1) *Et ces charmans écrits, que tou*
Et dont la gloire durera
Autant que des Français le flor
Qui croira
Que La Fontaine les
Sans doute il s'en souv
Mais sa modesti
Les comptait pou

FIN DE LA SECONDE E
PARTIE.

A PARIS, de l'Imprimerie de J.-B.
Vieille-Monnaie, n°

PHE

VTAINE

I-MÊME

uit venu,
revenu,
saire.
spenser:
asser
n faire (1).

nd admire,

mpire,